



choisir

revue culturelle
n° 659 – novembre 2014

Affronter Ebola

Politique
Les enjeux d'Ecopop

Cinéma
L'apôtre et le paradis

Reportage
Jumelles sur le Golan



***Notre Père
qui es parmi nous***

*Notre Père, qui es parmi nous, en nous, entre nous,
Que ton visage saint nous éclaire,
Que ta paix comme ta tendresse nous rassurent
Que l'amour de ton Fils nous porte,
Donne-nous aujourd'hui ce dont nous avons besoin,
Car nous savons ta compassion absolue
Et nous suivrons ton exemple tout à l'heure dans nos relations
Enfin, libère-nous à l'instant de nos ruminations
Et insuffle ton Esprit bienveillant dans nos cœurs.
Amen*

Nicolas Nussbaumer



choisir

n° 659 novembre 2014

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet sj

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Céline Fossati, journaliste
Stjepan Kusar, collaborateur
tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens sj
Bruno Fuglistaller sj
Joseph Hug sj
Jean-Bernard Livio sj
Etienne Perrot sj
Luc Ruedin sj

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-
Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-
CCP : 12-413-1 «**choisir**»
Pour l'étranger : FS 100.-
par avion : FS 105.-
Prix au numéro : FS 9.-
choisir = ISSN 0009-4994

Internet :

www.choisir.ch / www.jesuites.ch

Illustrations

Couverture : Mapoli-photo/Fotolia.com
p. 7 : AFP/Jorge Guerrero
p. 10 : Carlos Gardel/Fotolia.com
p. 14 : CDC/Ethleen Lloyg/wikimedia
p. 29 : Alain Cavalier
p. 31 : Courtesy of Calder Foundation,
New York / Art Resource, New York.
Photo : Thérèse Bonney

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Guerre juste ? <i>par Etienne Perrot</i>	
Spiritualité	8
Dieu en tout <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
Politique	9
Ecopop. Agir global, penser local ? <i>par Otto Schäfer</i>	
Société	13
Epidémie d'Ebola. Un symptôme de la pauvreté <i>par Cristián Fierro Correa</i>	
Société	17
Les leçons d'Ebola. Interview de Marie-Charlotte Bouésseau <i>par Lucienne Bittar</i>	
Reportage	21
Jumelles sur le Golan <i>par Giulia Bertoluzzi et Costanza Spocci</i>	
Cinéma	28
L'apôtre et le paradis <i>par Patrick Bittar</i>	
Expositions	30
Du réalisme à l'abstraction <i>par Geneviève Nevejan</i>	
Théâtre	33
De la folie à la sagesse <i>par Valérie Bory</i>	
Lettres	35
La romancière du vrai. Mme de Lafayette <i>par Gérard Joulidé</i>	
Livres ouverts	38
Voyage, voyage <i>par Marie-Thérèse Bouchardy</i>	
Livres ouverts	39
Par-delà le communisme <i>par Marie-Luce Dayer</i>	
Chronique	44
Apprendre à passer <i>par Matthieu Mégevand</i>	

Guerre juste ?

« Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle, mais pourvu que ce fût en une juste guerre », écrivait Charles Péguy, dont nous célébrons cette année le centenaire d'une mort cueillie sur les champs de bataille au tout début de la guerre de 1914. Depuis un siècle, l'idée de déclarer une guerre « juste » n'est venue dans la tête d'aucune personne de bon sens. Car il n'existe pas de guerre qui n'engendre ses injustes barbaries.

Et voilà que le 19 août dernier, le pape François semble rompre avec ce consensus. Dans l'avion qui le ramène de Corée du Sud, le saint Père évoque la guerre en Irak et l'avancée des bords de l'Etat dit islamique. « Dans le cas où il y a une agression injuste, je peux seulement dire qu'il est légitime d'arrêter l'agresseur injuste », a-t-il précisé. Le pasteur Dietrich Bonhoeffer, évoquant le désastre allemand sous la conduite d'Hitler, prenait la comparaison d'un train mené par un mécanicien fou ; il en concluait, lui aussi, qu'il fallait neutraliser le mécanicien, quitte à le supprimer si nécessaire.

Le pape François ne va pas jusque-là. D'autant plus qu'il tempère ses propos en précisant : « Je souligne le verbe stopper. Je ne dis pas bombarder ou faire la guerre, mais arrêter [...] Les moyens par lesquels l'agresseur doit être stoppé doivent être évalués. Stopper un agresseur injuste est légitime. » Il laisse dans le flou ces moyens à mettre en œuvre, ce qui nourrit les critiques habituelles contre les discours « idéalistes » qui font l'impasse sur les conséquences concrètes des rapports de force. Néanmoins le pape François souligne qu'« une seule nation ne peut pas décider comment il (l'agresseur injuste) doit être arrêté », allusion transparente à la politique américaine. Le pontife joue la carte des Nations Unies. Déjà, dix jours auparavant, le 9 août, dans une lettre officielle, il appelait le secrétaire général de l'ONU « à faire tout ce qui est en son pouvoir pour arrêter et empêcher des violences systématiques ultérieures contre les minorités ethniques et religieuses ».

Certains ont voulu trouver dans les propos du pape François un retour à la notion de « guerre juste ». C'est douteux. Car celle-ci est née au XIII^e siècle, dans un contexte qui n'est plus celui d'aujourd'hui.

d'hui : pour justifier les Croisades, disent les uns, pour limiter les affrontements privés entre seigneurs chrétiens, disent les autres, mais peut-être aussi pour empêcher de stupides souffrances charriées par le « fléau de la guerre », comme l'évoquaient nos antiques livres de prière.

Une guerre ne fut déclarée « juste » qu'à quatre conditions. Celles-ci ne sont réunies dans la situation présente qu'en tordant le sens des mots. L'autorité qui mène la guerre doit être légitime, son intention droite, c'est-à-dire viser le bien commun et non pas son intérêt particulier. Est donc interdite la guerre totale (seule condamnation émise par le concile Vatican II)¹. De plus, tous les autres moyens non-violents d'y mettre fin doivent être inapplicables ou inefficaces, et les moyens militaires utilisés doivent être proportionnés. Enfin, dernière condition, l'espérance de succès doit être raisonnable.

Reconnaissons que ces critères venus d'un autre âge ne sont pas tous réunis aujourd'hui. Seul le second, qui fait allusion à la guerre totale menée par l'Etat dit islamique, ne prête pas à discussion. La première condition peut, pour sa part, se discuter : en appeler à l'ONU a le mérite d'éviter cette apparence de « guerre privée » menée par les Etats-Unis, mais n'empêche pas la suspicion portée sur la légitimité de cet organisme international qui a figé les rapports de force nés de la dernière Guerre mondiale. Quant aux deux derniers critères, qui touchent les moyens proportionnés et l'espérance de succès, ils sont sujets à l'interprétation des forces et des stratégies en présence. Bref, le pape François - c'est bien dans son style - ne se cache pas derrière le gros mot de « guerre juste ». Et c'est une bonne chose. Car il cherche moins la minutie conceptuelle que la compassion active - fût-elle stratégiquement risquée - envers ceux qui souffrent.

Etienne Perrot sj

1 • « Faisant siennes les condamnations de la guerre totale déjà prononcées par les derniers papes, ce saint Synode déclare : "Tout acte de guerre qui tend indistinctement à la destruction de villes entières ou de vastes régions avec leurs habitants est un crime contre Dieu et contre l'homme lui-même, qui doit être condamné fermement et sans hésitation" » (Gaudium et Spes § 80).

 ■ Info

Le salut de la planète

Dans un article d'opinion de la revue américaine *Science* (19 septembre 2014), deux scientifiques affirment que les leaders religieux sont une clé du salut de la planète, face à la destruction de l'environnement et au changement climatique. Il s'agit du climatologue Veerabhadran Ramanathan, de l'Université de Californie, et de l'économiste Partha Dasgupta, de l'Université de Cambridge. Les deux hommes considèrent que les scientifiques et les dirigeants religieux se trouvent à un moment charnière de leurs relations au défi environnemental. Ils soulignent l'apport décisif tout particulier que pourraient apporter dans ce domaine le pape François et les 1,2 milliards de catholiques.

Pour les auteurs de l'article, les religions fournissent, en effet, une combinaison unique de « leadership moral » et de structures institutionnelles, seule capable d'amener des changements pratiques, aux effets immédiats. Ils jugent que le principe de la « main invisible » - un concept établi par l'économiste Adam Smith selon lequel le système économique contribue naturellement au bien commun - ne pourra jamais accomplir les changements nécessaires pour protéger la planète. « L'essor d'un fondamentalisme de l'économie de marché et l'élan vers la croissance des bénéfiques et du produit intérieur brut (PIB) ont encouragé des comportements qui vont à l'encontre du bien commun », affirment Veerabhadran Ramanathan et Partha Dasgupta.

A noter que le pape François est en train de finaliser une encyclique sur l'environnement. (apic/réd.)

 ■ Info

Bible interconfessionnelle

La Conférence épiscopale italienne et la Fédération des Eglises évangéliques ont approuvé la publication en Italie d'une Bible interconfessionnelle en langage courant. Le pape François a salué, le 29 septembre dernier, cet « effort particulièrement significatif, surtout lorsque l'on mesure à quel point les débats sur les Ecritures ont influencé les divisions, en particulier en Occident ». (apic/réd.)

 ■ Info

Pour l'égalité dans l'Eglise

Les catholiques romains des cantons de Bâle-Ville et de Bâle-Campagne ont accepté, dimanche 28 septembre, par 81,8 % (BS) et 87,4 % (BL) des voix, l'initiative pour l'égalité entre les femmes et les hommes dans l'Eglise. Celle-ci demande un accès au sacerdoce non limité par l'appartenance sexuelle ou l'état civil. Le Parlement de l'Eglise catholique romaine de Bâle-Ville avait reconnu en 2012 la validité de cette initiative.

Pour la première fois en Suisse (et même dans le monde, selon les comités d'initiative des cantons de Bâle-Ville et de Bâle-Campagne), une demande formelle du peuple de l'Eglise allant dans ce sens a donc été inscrite dans une constitution de droit public ecclésiastique.

Cette décision toutefois n'aura pas d'effet direct au plan ecclésial. En raison de la séparation des pouvoirs entre les autorités ecclésiales et les corporations ecclésiastiques, ces dernières ne sont pas en mesure d'impo-

ser à l'évêque de Bâle l'ordination de femmes prêtres, contraire au droit canon.

Les initiants soulignent cependant que c'est là un signal fort, qui indique, « face à la constitution hiérarchique et patriarcale de l'Eglise, que le peuple de l'Eglise souhaite ardemment un changement des critères d'accès à la prêtrise (...) Nous souhaitons une orientation suivant la pratique du début du christianisme, dans laquelle le célibat obligatoire des prêtres n'était pas encore codifié et où les croyants pouvaient élire une femme à la direction de la communauté. Nous espérons que ce signe sera compris par les organes de décision exclusivement masculins de notre Eglise. » (com/réd.)

■ Opinion

Des prétextes fallacieux

L'initiative « Pour une aide au développement adéquate et pertinente basée sur un modèle incitatif » (Initiative sur l'aide au développement) a été soumise fin septembre à la Chancellerie fédérale. Peter Niggli, le directeur d'Alliance Sud, l'a commentée dans Global+ (n° 53, automne 2014). Extraits.

« Depuis que le Parlement et le Conseil fédéral ont décidé d'augmenter l'aide au développement à 0,5 % du revenu national brut, les interventions se multiplient pour revenir en arrière. Le Parlement a jusqu'ici rejeté ces propositions. Les perdants lancent cet automne une initiative populaire pour tenter de faire passer leurs revendications par la voie des urnes.

» Selon les initiants, l'aide au développement ne devrait plus être octroyée qu'aux pays qui respectent le droit in-

ternational public, qui n'oppriment pas les minorités - notamment religieuses - et qui coopèrent au retour des requérants d'asile. Le président du comité d'initiative Sebastian Frehner (UDC/BL) estime que l'article constitutionnel a pour but une "aide plus durable". La menace d'un retrait de l'aide devrait susciter chez nombre de gouvernements un changement d'approche et des améliorations concrètes.

» Trois arguments ont jusqu'ici été avancés contre la volonté de lier l'aide à des conditionnalités contraignantes pour les pays récipiendaires. *Primo*, la petite Suisse n'a pas le poids géopolitique pour imposer sa volonté aux autres Etats. *Secundo*, l'aide helvétique ne s'adresse pas aux gouvernements mais aux populations défavorisées. *Tertio*, plusieurs Etats dont on aimerait corriger les comportements - par exemple en matière d'asile, comme le Nigéria ou l'Erythrée - ne reçoivent aucune aide.

» Les initiants ne se sont jamais engagés pour que la Suisse ne conclue des accords de libre-échange qu'avec les pays qui respectent les droits humains (ex. la Chine). Ils ne se sont pas non plus mobilisés pour que des armes ne soient exportées que dans des pays qui ne portent pas atteinte à la liberté religieuse et aux droits des femmes. Au contraire, ils ont voté pour un affaiblissement de l'ordonnance sur les exportations de matériel militaire afin de pouvoir servir sans limite les Etats du Golfe, y compris l'Arabie Saoudite.

» La vraie raison à leur initiative, ainsi qu'ils l'ont affirmé cet été, est qu'elle pourrait, en cas d'acceptation, conduire à une réduction de moitié de l'aide au développement. »

Peter Niggli

■ Info

« Question arménienne »

L'Etat turc vit dans la tension du 100^e anniversaire du génocide arménien (2015). En prévision de cette date, il a regroupé l'an passé toutes ses officines relatives à la question sous l'autorité d'un bureau dépendant directement de Recep Tayyip Erdogan, alors Premier ministre.

Lors de la commémoration du 99^e anniversaire, le 24 avril dernier, Erdogan, sans prononcer le mot de *génocide*, avait présenté pour la première fois les condoléances de la Turquie aux descendants des Arméniens morts « dans les circonstances du début du XX^e siècle ». Il avait ajouté que « c'est un devoir humain que de comprendre et de partager la volonté des Arméniens de commémorer leurs souffrances au cours de cette période ».

Une nouvelle étape devrait être franchie, selon des sources de l'agence *Fides*. Les recherches et le matériel documentaire de l'Institut turc d'histoire (Türk Tarih Kurumu, TTK) concernant la « question arménienne » devraient bientôt être rendus accessibles sur www.ermenimeseselesi.ttk.gov.tr. Environ 400 universitaires travaillant dans le domaine de la recherche historique, de diverses nationalités, ont contribué au recueil de documents et de témoignages. L'ensemble du patrimoine documentaire sera ensuite progressivement traduit en anglais. Seront également présents sur le site des documents photographiques et audiovisuels. (*fides/réd.*)

■ Info

**Turquie
Religions et écoles**

Depuis la rentrée scolaire de septembre, les cours de religion islamique sont obligatoires pour tous les étudiants des écoles publiques turques, alors qu'ils n'étaient auparavant dispensés que dans les écoles religieuses. Les écoles chrétiennes arméniennes et orthodoxes de Turquie, par contre, ne sont pas contraintes à fournir un enseignement religieux islamique.

Une autre mesure significative est l'accès aux universités formant les futurs hauts fonctionnaires, donné aux étudiants des écoles coraniques. Le président Erdogan lui-même avait étudié en son temps dans une école religieuse, et n'avait donc pas pu accéder à une de ces facultés. (*apic/réd.*)

■ Info

Fin du Synode

Le Synode pastoral des évêques sur la famille aura certainement des implications doctrinales. Il a, en effet, pris des allures de Concile dans son approche des problématiques contemporaines, comme l'a affirmé Mgr Bruno Forte, archevêque de Chieti-Vasto (Italie) et secrétaire spécial du Synode, le 13 octobre 2014. Les observateurs se réfèrent à la liberté avec laquelle cardinaux et évêques de tendances opposées se sont exprimés, selon les encouragements au « dialogue sincère » du pape François.

La transparence avec laquelle les débats ont été révélés au public n'a par contre pas été du goût de tous les participants. Le rapport de mi-par-

cours du Synode, par exemple, aurait dû rester un document interne selon certains Pères synodaux. D'autres, au contraire, ont insisté sur le fait que le débat est loin d'être clos et ont rappelé qu'un autre Synode aura lieu du 4 au 25 octobre 2015, sur « la vocation et la mission de la famille dans l'Eglise dans le monde contemporain ». C'est le cas du Père Adolfo Nicolás, supérieur général de la Compagnie de Jésus : « Ce document est le résumé de ce que nous avons dit et il n'est pas définitif. Je ne crois pas que ce soit une erreur de l'avoir publié », a-t-il confié à l'agence I.MEDIA.

Le Père Nicolás est lui-même l'un des rédacteurs du document final *Relatio Synodi*, qui a été soumis au vote de l'assemblée synodale le 18 octobre 2014 et qui servira de base pour le second Synode. La procédure de dialogue du Synode se poursuivra jusqu'à l'an prochain. (apic/réd.)

■ Info

Un Christ du IV^e siècle

Une patène en verre de 22 centimètres de diamètre et datant du IV^e siècle, sur laquelle est gravée une représentation atypique du Christ, est exposée depuis

le 1^{er} octobre au Musée archéologique de Linares, en Espagne. Le Christ y figure imberbe et les cheveux courts, entouré de deux autres personnes, les apôtres Pierre et Paul probablement. Les trois personnages sont coiffés d'une auréole.

La découverte a été faite sous les ruines d'un bâtiment destiné au culte, sur le site archéologique de Castulo, une ancienne cité ibéro-romaine du sud de l'Espagne. Le petit plat était utilisé pour recevoir le pain béni destiné à l'eucharistie. Ce n'est qu'en juillet dernier, en mettant au jour des morceaux de plus grande taille, que l'équipe archéologique a réalisé qu'il s'agissait d'une pièce exceptionnelle.

Dans *Le Monde* du 7 octobre, on peut lire : « Le dessin suit un style artistique archaïque, typique d'une époque où le christianisme sortait à peine de la clandestinité et l'imagerie chrétienne était encore très rare. (...) Après avoir consulté des experts en verre ancien en Espagne, en Italie et en Grèce, l'équipe a conclu que le récipient a été confectionné à Rome, sans aucun doute, peut-être à Ostie, où l'on sait que se trouvaient les ateliers des verriers de l'époque ». (*Le Monde*/réd.)

La patène du IV^e siècle



Dieu en tout

Comment prier ? C'est une question que l'on me pose parfois et, je dois bien l'avouer, que je me pose aussi de temps en temps. Plus j'y réfléchis et plus je trouve la question intéressante. Il s'agit à la fois de faire quelque chose, et bien plus encore d'être...

Prier, c'est d'abord être en relation, bien avant d'accomplir un programme ou de maîtriser une technique. D'ordinaire, on apprend que pour la prière, il faut se trouver dans le calme, préserver un temps précieux, « créer les bonnes conditions ». Tout cela est vrai, mais ne suffit pas... Parce qu'alors on s'imagine que pour prier, il faut avoir du temps et être dans de bonnes dispositions. Et de cela il découle que si les conditions ne sont pas bonnes ou si le temps nous manque, on ne peut pas prier.

J'ai quant à moi été soulagé lorsque j'ai lu cette remarque du Père Jérôme Nadal au sujet de la façon de prier d'Ignace de Loyola : « Chercher et trouver Dieu en toutes choses. » Cela m'a simplifié les idées et m'a libéré. Ainsi il y a des moments où la prière est avant tout de demande : je confie à Dieu mes soucis, mes inquiétudes, je lui demande l'aide dont j'ai besoin. Ce n'est certainement pas la manière de prier dont je suis le plus fier, mais parfois ce sont là les besoins que j'éprouve. A d'autres instants, ma prière est toute de louanges : pour la

beauté du paysage, pour la chaleur d'une rencontre, pour la couleur des feuilles des arbres. A d'autres moments encore, j'ai besoin de plus de structure et je me sens soutenu par les prières des autres : les Psaumes, l'Évangile, parfois même des prières écrites par des inconnus. A d'autres moments, enfin, je n'ai même plus besoin de mots, « cela » se passe. Une sorte d'évidence s'impose, qui n'a pas besoin de formulation.

Ainsi tout peut devenir occasion de prière, du moment que ce tout peut nous aider à nous tourner vers Dieu. « Chercher et trouver Dieu en toutes choses. » Il s'agit de grandir en liberté dans la relation à Dieu, de le laisser avoir part à ce qui fait notre vie, nos joies, nos peines ... avec Lui !

Le plus grand ennemi de la prière, finalement, n'est pas tant le manque de temps ou l'ignorance, mais beaucoup plus la tentation de croire qu'il nous faut nous en sortir tout seuls, sans nous tourner vers Dieu. Chaque fois que nous nous tournons vers Lui, une prière est possible : demande, action de grâces, silence... Plus nous le faisons, plus intense sera notre relation avec Lui.

Bruno Fuglistaller sj

Ecopop

Agir global, penser local ?

●●● **Otto Schäfer**, Berne

Pasteur et biologiste, Institut de théologie et d'éthique

L'initiative populaire fédérale *Halte à la surpopulation. Oui à la préservation durable des ressources naturelles* (dite Ecopop)¹ a réussi à réunir contre elle tant de tendances politiques² habituellement divergentes qu'elle bénéficie désormais, par ricochet, d'un certain intérêt bienveillant.

Et si cette initiative avait le mérite de lever un tabou, celui d'une pression démographique mal vécue et d'une immigration mal maîtrisée ? Et si l'absence de contre-projet exprimait, une fois de plus, le décalage entre les systèmes de référence abstraits des responsables politiques et celui, plus immédiatement lié à la qualité de la vie au quotidien, d'une grande partie de la population suisse ? Faudra-t-il appuyer l'initiative ne serait-ce que pour souligner le fossé qui se creuse entre le souverain et ses représentants et exécutants ? Ou alors, si l'on prend au sérieux l'objectif de la « préservation durable

des ressources naturelles », objectif trahi en permanence par la « normalité » des modes de production et de consommation actuelles, pourra-t-on au moins *commencer* par une mesure (ce qui signifie concrètement : une contrainte !) bien précise, à savoir la limitation de l'accroissement de la population résidante dû à l'immigration ?

On ne peut reprocher à l'initiative d'être ouvertement xénophobe ou helvético-centrique. Ecopop considère le solde migratoire positif (l'excédent annuel de l'immigration sur l'émigration) et vise à le contenir dans les limites de 0,2 % de la population résidant en permanence en Suisse (moyenne annuelle sur trois ans). Ni la provenance ni la nationalité des migrants ne sont spécifiées. On n'en est plus au temps de James Schwarzenbach qui, en 1970, cherchait à limiter le taux de population étrangère.

Il ne s'agit pas non plus de la Suisse toute seule : « La Confédération s'attache à faire en sorte que la population résidant en Suisse ne dépasse pas un niveau qui soit compatible avec la préservation durable des ressources naturelles. Elle encourage également d'autres pays à poursuivre cet objectif, notamment dans le cadre de la coopération internationale au développement. »

Nous connaissons le « Penser et agir global » de Klaus Schwab, fondateur du Forum de Davos, le « Penser global, agir local » de René Dubos, utilisée lors du premier Sommet sur l'environnement (1972). Les promoteurs d'« Ecopop », initiative sur laquelle les Suisses se prononceront le 30 novembre, privilégient pour leur part un nouvel assemblage pour lutter contre la surpopulation. Mais cet antidote ne serait-il pas contaminé ?

- 1 • Du nom de l'Association écologie et population qui l'a déposée en 2012. (n.d.l.r.)
- 2 • Ainsi que la Fédération des Eglises protestantes de Suisse et la Conférence des évêques suisses. Pour cette dernière, « l'image de l'humain et de la société que donne ce texte soumis à votation est contraire à la vision chrétienne de l'homme et à la doctrine sociale catholique. C'est un ordre social respectueux des principes de subsidiarité, de solidarité, de personnalité et de participation qui offre la meilleure base d'un développement durable et digne » (septembre 2014, Givisiez). (n.d.l.r.)

Ni *ouvertement* xénophobe ni *ouvertement* helvético-centrique... La formule est assortie de trop de précautions oratoires pour ne pas susciter l'insistance critique : que veut dire *ouvertement* ? En effet, si elle n'est pas formellement xénophobe, l'initiative renoue néanmoins, de par ses conséquences prévisibles, avec la tradition xénophobe qui la précède. Et si elle n'est pas formellement helvético-centrique, c'est-à-dire préoccupée du bien de la Suisse et de la Suisse uniquement, elle instaure une conception de la coopération internationale qu'on peine à qualifier de partenariale. Le reproche de *néocolonialisme* qu'on lui adresse parfois est certainement trop lourd, mais un certain paternalisme est indéniable. Regardons de plus près la xénophobie larvée et l'helvético-centrisme rampant de l'initiative.

Xénophobie

La limitation de l'immigration soulève inévitablement la question des critères de priorisation, la hiérarchie des bons points en quelque sorte. Il n'y a rien de scandaleux à cela, à moins de jurer par l'utopie, difficilement gérable, d'un cosmopolitisme sans entraves. Tous les

Etats gèrent l'immigration et fixent les conditions d'admission. Nulle part le statut d'étranger ne représente un avantage pour s'établir.

L'initiative, il est vrai, ne parle pas d'étrangers. Elle parle d'immigration et d'immigration nette. Les Suisses de l'étranger sont donc concernés eux aussi. Mais de quel droit refusera-t-on à des Suisses de vivre durablement en Suisse ? On invoquera, certes, la libre circulation des personnes telle qu'elle est définie dans le cadre de l'Union européenne (UE) et de l'accord bilatéral qui y associe la Suisse : Suisses, Portugais, Allemands, Polonais, Maltais et Britanniques sont à la même enseigne (sauf clause de contingentement, clause que le Conseil fédéral a fait valoir). Mais la libre circulation des personnes telle que la définit l'UE et la limitation de l'immigration au sens de l'initiative Ecopop sont de toute façon incompatibles !

Si l'accord de libre circulation des personnes doit donc être dénoncé, on ne voit pas quel argument empêchera la priorisation des Suisses. Ni d'ailleurs celle induite par le désormais traditionnel système binaire de l'admission en Suisse : les citoyens UE/AELE d'abord, tous les autres ensuite. Car si la libre circulation ne peut pas être maintenue, la Suisse aurait néanmoins un intérêt primordial à conserver des relations privilégiées avec l'espace de l'UE, dont dépendent en grande partie ses relations économiques extérieures.

Droits humains

L'initiative a donc des implications xénophobes quand bien même elle en est formellement exempte. Ses adeptes disent facilement : ni les frontaliers ni les réfugiés ne sont concernés. C'est



vrai en principe pour les frontaliers, mais c'est faux pour les réfugiés. Tout dépend de la définition que l'on donne de la « population résidant en permanence ».

Si l'on admet, avec l'Office fédéral de la statistique, que cette notion regroupe toutes les personnes résidant en Suisse depuis un an au moins, les requérants d'asile ne sont, il est vrai, pas compris dans le nombre. C'est en revanche le cas des réfugiés, qui sont dans l'impossibilité de retourner dans leur pays d'origine et dont la situation est régularisée.

Or, selon une toute autre logique, ce groupe de personnes est prioritaire : l'humain, lorsqu'il est bafoué, prime en effet sur toute appartenance particulière à tel ou tel Etat, fût-elle celle des ressortissants nationaux. Comment les chrétiens oublierait-ils qu'ils ne font là que transposer sur l'Etat de droit moderne qui est le leur, l'abri qu'offre la maison de Dieu à tout être humain persécuté ?

La Suisse - Etat de droit et Etat signataire de conventions humanitaires (dont un nombre appréciable remonte à sa propre initiative) - ne pourra pas se renier sur ce plan. Le principe même des droits humains est de s'appliquer universellement ; il est exclu d'en restreindre le respect par des appréciations de circonstance ou par une marge quantitative. En conditionnant l'application des droits humains, on sacrifierait le droit tout court. Il est important de le rappeler à une époque de grande instabilité géopolitique, où les persécutions pour des motifs d'identité religieuse, culturelle et ethnique se sont considérablement intensifiées.

Helvécocentrisme

L'initiative *Halte à la surpopulation* risque en outre d'être fortement helvécocentrique sous des apparences contraires. Certes elle prend en compte la coopération internationale. Son objectif, en effet, est de garantir « la préservation durable des ressources naturelles » par une meilleure maîtrise de l'accroissement démographique. Dans ce but, elle prévoit d'inscrire dans la Constitution l'obligation de consacrer à l'encouragement de la planification familiale volontaire au moins 10 % des moyens que la Confédération investit dans la coopération internationale. Selon les chiffres publiés dans le message du Conseil fédéral, cela signifierait à peu près le double des dépenses spécifiquement allouées aujourd'hui à la santé sexuelle et reproductive (aux dépens d'autres projets).

Il existe de nombreuses situations dans le monde où un meilleur soutien à la santé sexuelle et reproductive est nécessaire, mais cela ne justifie pas d'inscrire dans la Constitution une part chiffrée spécifiquement réservée à cet objectif. Et cela pour deux raisons essentiellement : l'impossibilité d'isoler la santé sexuelle et reproductive d'un contexte large de développement intégral et le principe d'un partenariat crédible que doit respecter la coopération internationale.

La discussion internationale admet, depuis la Conférence du Caire sur la population et le développement (1994), que le statut et les perspectives des femmes jouent un rôle absolument déterminant en matière de procréation. Plus les jeunes filles et les femmes disposent de possibilités de formation, plus elles sont reconnues en tant que partenaires et acteurs dans le couple et

dans la société (sur les plans juridique, économique, culturel, etc.) et plus elles intègrent la procréation dans des projets de vie plus larges et plus autonomes : en moyenne elles auront des enfants plus tard (statistiquement, c'est un élément très important) et elles auront moins d'enfants. Il va de soi que la formation et le développement de la personnalité jouent aussi sur les choix des hommes dans ce domaine.

Beaucoup d'autres facteurs influencent le comportement procréatif des femmes et des couples : le taux de mortalité infantile (et donc les conditions sanitaires), les assurances vieillesse et, plus généralement, la cohésion sociale institutionnalisée en matière de prévoyance, l'égalité hommes-femmes (et donc l'absence de fixation obsessionnelle sur l'héritier mâle ou les héritiers mâles), etc. On peut et on doit encore invoquer le respect de la femme et le bannissement absolu de toute complicité (fût-elle tacite) avec le viol.

Les défenseurs d'Ecopop ont tendance à inclure tous ces aspects dans la formule « encourager la planification familiale volontaire » telle qu'elle figure dans le texte de l'initiative. Ils remettent donc en question l'équivalence entre l'encouragement à la planification familiale volontaire et la catégorie habituelle de « santé sexuelle et procréative » en matière de ventilation des investissements dans la coopération internationale. Ils ne veulent surtout pas que la Suisse dicte à ses partenaires - qui sont des Etats indépendants - les priorités qu'ils auront à adopter pour recevoir de l'argent.

Néocolonialisme ? Certainement pas. Paternalisme ? Helvétocentrisme ? Que nenni. On est pourtant là dans un dilemme inextricable. Soit la Suisse dit franchement que sa conception de la coopération internationale induit que

10 % au moins de ses dépenses vont à la « santé sexuelle et procréative » (et dans ce cas l'initiative est opératoire), soit elle parle de 10 % consacrés à « la planification familiale volontaire », ce qui est irrecevable dans les relations internationales (et dans ce cas cet élément de l'initiative est sans objet).

Mauvaises réponses

Que faire alors pour répondre à l'inconfort des trains bondés et des paysages de plus en plus urbanisés (film publicitaire d'Ecopop) ? Car le problème est réel. L'immigration y contribue, mais en partie seulement. L'immigration en provenance des pays en développement ne représente d'ailleurs que 16 % de l'effectif global.

Certaines idées locales voient le jour. Par exemple, des maires cherchent à trouver des solutions pour permettre à des personnes et des familles attachées à la commune par tradition familiale de trouver sur place des logements à loyer abordable. Des employeurs innovent en matière de travail à la maison. Les responsables de l'aménagement du territoire assurent quotidiennement, dans toute la mesure du possible mais sans attention médiatique, cette admirable péréquation des conditions de vie qui fait que tout ne se concentre pas à Zurich et dans l'Arc lémanique, malgré l'attraction puissante de ces lieux.

C'est vrai, en matière de densité de la population, nous ne vivons pas dans le meilleur des mondes possibles. Mais cette initiative, trop rigide pour être digne de l'assise constitutionnelle du vivre-ensemble, n'apporte que des réponses factices à des questions mal posées.

O. Sch.

Epidémie d'Ebola

Un symptôme de la pauvreté

●●● **Cristián Fierro Correa**, *Santiago (Chili)*
Docteur en chimie¹

Le 8 août dernier, l'Organisation mondiale de la santé (OMS) a déclaré l'état d'urgence international face à l'épidémie d'Ebola en Afrique de l'Ouest. C'est la troisième fois depuis 2007 que cette institution a recours à une déclaration de ce genre. Elle l'a fait une première fois à propos de la fièvre porcine, en 2009, puis en mai 2014 face à la propagation de la poliomyélite.

Pourquoi le virus d'Ebola jouit-il d'une telle notoriété alors que d'autres épidémies (sida, malaria, grippe, diarrhée, pneumonie) sont beaucoup plus dramatiques ?² Parce que les facteurs qui sollicitent l'imagination du public sont multiples. Le premier est la rapidité avec laquelle le virus provoque la mort. Selon les statistiques, 92 % des

patients affectés peuvent décéder, comme lors de l'épidémie de 1976.³ La létalité de la souche actuelle semble atteindre 60 % des cas.

Un autre facteur est l'absence d'un traitement efficace. Les personnes malades se trouvant dans des pays pauvres, loin des grandes capitales, l'industrie pharmaceutique n'a pas été stimulée à investir dans le développement de vaccins et de médicaments contre l'Ebola. Les retombées financières ont été considérées comme négligeables par rapport aux investissements nécessaires.⁴

Troisièmement, la maladie est cruelle et destructrice. Les symptômes initiaux sont la fièvre, des douleurs musculaires, des vomissements et des diarrhées, qui provoquent des lésions des reins et du foie et, une semaine après l'apparition des premiers symptômes, de graves hémorragies internes entraînant une mort aux aspects grotesques et dramatiques. C'est ce qui aurait amené le Centre pour le contrôle et la prévention des maladies des Etats-Unis à déclarer que cette maladie est susceptible de provoquer dans la population « la panique et des troubles sociaux ».⁵

Contamination

Des scientifiques ont démontré que le virus est présent sous forme dormante

Le virus d'Ebola a été découvert en République démocratique du Congo en 1976, à plus de 4000 kilomètres de sa récente apparition en Guinée, ce qui montre que le danger de sa propagation est sérieux. La lutte contre son extension est difficile, car elle ne peut faire l'économie de combats contre la pauvreté des infrastructures, contre l'ignorance et la superstition, et contre l'attitude d'une industrie pharmaceutique peu disposée à investir pour de faibles profits.

- 1 Cet article est tiré de la revue jésuite *Mensaje*, n° 632, Santiago, septembre 2014, pp. 44-48.
- 2 2000 décès ont été dus à Ebola entre 1976 et septembre 2014. A titre de comparaison, le sida a tué en 2013 1,5 million de personnes. (n.d.l.r.)
- 3 **Jeffery Del Viscio**, « A witness to Ebola's discovery », in *The New York Times*, New York 09.08.2014.
- 4 Le virus Ebola nécessite des laboratoires protégés de type P4 (P comme pathogène) : vêtements pressurisés, décontamination rigoureuse, protection contre les attaques terroristes. (n.d.l.r.)
- 5 « The US is sitting on promising Ebola vaccines », in *Newsweek*, New York 15.08.2014. La panique qui a suivi l'annonce du premier cas d'Ebola diagnostiqué sur sol étatsunien, le 30 septembre dernier, confirme ce pronostic. (n.d.l.r.)

dans trois espèces de chauves-souris frugivores et qu'il se propage à d'autres animaux, comme les chimpanzés, et de là à l'homme.⁶ Ils ont mentionné les moyens permettant de le combattre : « Les risques d'infection provoquée directement par des chauves-souris chez les êtres humains peuvent être partiellement réduits en mettant l'accent sur l'éducation, parce que les populations vivant dans ces régions consomment ces animaux. » La première contamination, en effet, a lieu par le contact avec la viande crue d'un animal infecté, un fait courant dans les pays africains où on consomme beaucoup d'animaux sauvages pour se pourvoir en protéines.

Une fois la première contamination produite, le virus peut se transmettre très facilement, selon le niveau des contacts du patient avec son entourage. La contagion ne se fait pas par l'air, mais au travers des muqueuses ou une blessure ouverte d'une personne contaminée. Elle peut provenir d'une chemise pleine de sueur, d'un mouchoir ou de draps contaminés par un

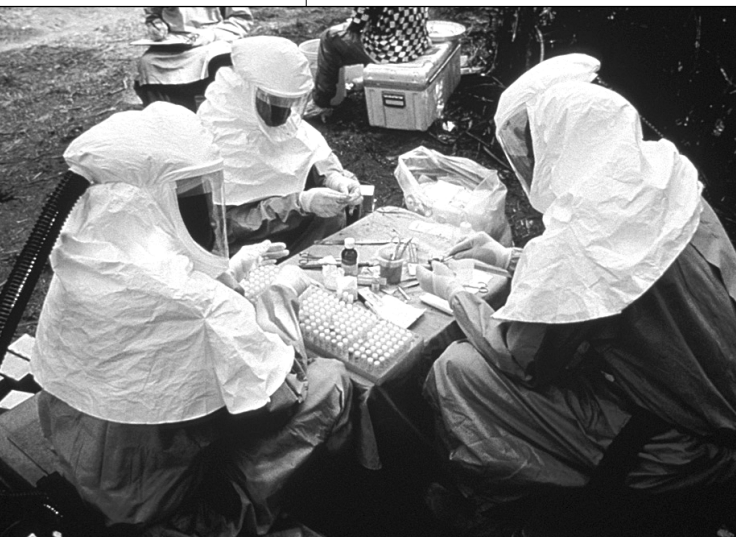
malade. C'est la raison pour laquelle les mesures sanitaires sont si importantes dans les hôpitaux et dans la population en général. Ainsi il est plus facile de maîtriser une épidémie dans les pays où les pratiques hygiéniques sont généralement observées (lavage des mains par exemple).

La pauvreté exerce donc clairement un effet négatif de multiplicateur. Dans le cas de l'épidémie actuelle du virus d'Ebola, qui a débuté en décembre 2013 en Guinée, puis s'est répandue au Libéria, en Sierra Leone et au Nigéria, les hôpitaux, sans eau potable et sans assistance sanitaire, se sont vus complètement submergés et ont donc favorisé, par la contagion, la propagation de l'épidémie.

Un autre facteur de propagation est la déforestation sauvage, mal pensée, qui accroît le contact des humains avec la nature, notamment les chauves-souris et les singes. Ces dernières années, les réserves forestières de la Guinée, par exemple, ont diminué d'un cinquième.⁷ Et le Libéria, qui se remet lentement d'une longue guerre civile, a vendu à l'industrie du bois plus de la moitié de ses richesses forestières - des forêts qui abritaient plus de quarante espèces animales en voie de disparition, comme le chimpanzé d'Afrique de l'Ouest.

Enfin, le trafic routier plus dense et la mobilité accrue des populations exacerbent la propagation du virus et rendent sa surveillance difficile. C'est précisément dans une région où les mouvements sont nombreux et où se

Zaire, 1995. Tests autour d'échantillons prélevés sur les animaux



6 • **Eric M. Le Roy et al.**, « Fruit bats as reservoirs of Ebola virus », in *Nature* n° 438, Londres 2005, p. 575.

7 • **Jake Flanagin**, « How environmentalists can help stop Ebola. », in *The New York Times*, New York 17.07.2014.

croisent des voies au trafic intense que l'épidémie actuelle a commencé. Elle s'est déclarée à Maliendou, à quatre kilomètres de Gueckedo, en Guinée, une ville de 80 000 habitants, proche des frontières de Sierra Leone et du Libéria. C'est un centre d'activité commerciale, où il y a beaucoup de passage d'un pays à l'autre, surtout les jours de marché.

A ces facteurs initiaux de propagation du virus s'en ajoutent d'autres qui ralentissent le travail des équipes médicales, comme l'ignorance qui règne dans ces populations au sujet des causes de la maladie et de la manière dont elle se propage. A de multiples reprises, des agents des services publics ont été agressés par des gens les accusant d'avoir introduit la maladie dans leurs maisons. La rumeur s'est répandue que les volontaires étrangers prélèvent des organes sur les malades pour les commercialiser ou les utiliser à des fins d'expérimentation scientifique.⁸ La méfiance est très grande au sein de la population indigène et elle constitue un obstacle presque impossible à franchir.

Enfin, bien sûr, l'absence de médicaments et de vaccins contribue à la propagation de l'épidémie. Il y a peu de temps, des compagnies peu scrupuleuses ont lancé de grandes campagnes publicitaires dans les pays touchés pour pousser à la consommation de vitamines. Elles affirment l'efficacité de certains médicaments pour guérir

du virus ou s'en prémunir. C'est ce qui a incité l'OMS et la Food and Drug Administration (FDA) des Etats-Unis à annoncer d'éventuelles actions en justice contre ces entreprises.⁹ Certaines se défendent en disant que l'OMS a donné le feu vert aux traitements expérimentaux, ce qui ne cadre pas avec la vérité. ZMapp, un produit rare, dont le stock est épuisé, et qui effectivement n'a été testé que sur des chimpanzés et non sur l'homme, est le seul médicament expérimental autorisé.

Les armes

Pour lutter contre la propagation du virus d'Ebola, certains envisagent alors l'établissement d'un cordon sanitaire. Le 6 août, Ellen Johnson Sirleaf, présidente du Libéria, a déclaré l'état d'urgence et a envoyé les militaires dans les villes pour faire respecter la quarantaine imposée aux collectivités contaminées. En Sierra Leone, la police a bloqué certaines rues et divers districts, et interdit le passage. Toutefois, au vu du contexte décrit ci-dessus, la déclaration d'un état de siège et l'établissement de cordons sanitaires là où les foyers de l'épidémie pourraient être isolés et circonscrits sont perçus par une partie de la population touchée comme une pénalisation supplémentaire.

L'usage de la force pourrait donc s'avérer peu efficace, comme le signale Michael Osterholm, épidémiologiste et directeur du Centre de recherche sur les maladies infectieuses et les politiques de santé publique de l'Université du Minnesota.¹⁰ Il importe davantage de susciter la confiance dans la population et d'entrer en dialogue avec les collectivités touchées, en veillant à ce qu'elles ne se

8 • **Sara Reardon**, « Ebola treatments caught in limbo », in *Nature* n° 511, 2014, p. 520.

9 • **Donald G. McNeil Jr.**, « Agencies issue warnings over bogus Ebola cures », in *The New York Times*, New York 16.08.2014.

10 • **Erika Check Hayden**, « Ebola declared a public-health emergency », in *Nature news*, 08.08.2014.

sentent pas pénalisées ou punies pour être porteuses de la maladie. La mise en place d'une quarantaine ou d'un cordon sanitaire, si elle ne s'accompagne pas d'un véritable dialogue dans le cadre d'un programme éducatif, peut en effet finir par faire figure de condamnation aux yeux des collectivités touchées. Car des mesures partielles de ce genre ne sont utiles qu'aux collectivités extérieures non contaminées, alors qu'elles peuvent condamner à l'extinction ceux qui sont coincés dans les zones d'isolement, les malades mais aussi ceux qui ne sont pas encore infectés. Le résultat peut s'apparenter à celui d'un bombardement.

Par ailleurs, il n'est pas facile de mettre en place un cordon sanitaire. De nombreuses informations récentes relèvent le peu d'efficacité et la porosité de ces cordons, dont on se joue facilement et fréquemment.

Le dialogue est donc essentiel si l'on veut pouvoir mettre en place les pratiques de santé publique nécessaires et efficaces pour affronter un état d'urgence. Les populations doivent comprendre, par exemple, que lorsqu'un patient décède, son cadavre devient une véritable « bombe à virus », et qu'il est donc indispensable d'éviter tout contact direct avec son sang, sa sueur, etc. Certains rites, cérémonies ou pratiques funéraires lors de l'inhumation jouent un rôle considérable dans la propagation de la contagion, étant donné que dans certains villages et communautés le contact direct avec la personne décédée est encouragé.

On peut aussi agir en restructurant les ressources et les mesures de santé publiques traditionnelles. Il est clair que les vaccins et les médicaments ne pourront pas contenir cette épidémie.

Une manière de la contrôler relève des mesures conventionnelles de santé publique, à savoir localiser les malades, les soigner et, pour chacun d'eux, retrouver et suivre toutes les personnes avec qui il a été en contact au cours des jours et des semaines précédant l'apparition de ses symptômes.

Trois axes

Pour résumer, on peut citer le docteur David Heymann,¹¹ de la London School of Hygiene and Tropical Medicine, qui recommande de lutter contre l'épidémie selon les trois méthodes brièvement mentionnées ci-dessus : contrôler les contaminations qui se produisent dans les hôpitaux et les dispensaires ; mettre l'accent sur l'éducation et une bonne communication avec les communautés touchées ; intensifier le suivi préventif des contacts que peuvent avoir eus les victimes du virus, ainsi que la surveillance des états fébriles. C'est là une tâche gigantesque, qui a déjà conduit à la contagion et à la mort de bien des volontaires et qui demande la coopération du patient, chose qui s'avère difficile. Une tâche surtout qui exige des ressources financières et humaines si peu bien plus importantes que celles qui lui sont actuellement octroyées.

Chr. F. C.

(traduction Cl. Chimelli)

11 • « Why this Ebola outbreak is different than earlier versions », une interview de la National Public Radio (NPR), Washington 17.08.2014, à entendre sur www.npr.org (page : news, world, Africa).

Les leçons d'Ebola

●●● Une interview de **Marie-Charlotte Bouësseau**,
Spécialiste d'éthique à l'OMS, Genève
par **Lucienne Bittar**,
Rédactrice en chef de « choisir », Genève

Marie-Charlotte Bouësseau a rejoint l'OMS en 2002, au moment de la création de l'unité Ethique et Santé ; elle travaille depuis 2013 dans le département Prestation de Services et Sécurité, qui œuvre à la qualité des soins de santé intégrés et centrés sur la personne, et à ce titre est amenée à travailler sur l'épidémie d'Ebola.

Lucienne Bittar : *La gestion de l'épidémie d'Ebola par l'OMS a réveillé de nombreuses questions, dont celle du financement de l'organisation. L'OMS connaît depuis quelques années une réduction budgétaire liée à la crise. Est-ce pourquoi elle a choisi de mettre l'accent sur les maladies chroniques plutôt que sur les épidémies ?*

Marie-Charlotte Bouësseau : « Les deux choses ne sont pas liées. Comme un grand nombre d'autres organisations, l'OMS a subi des coupes budgétaires mais surtout une restructuration qui a conduit à une limitation importante de ses ressources humaines : 6000 à 7000 personnes seulement travaillent aujourd'hui pour l'OMS, dont moins de 2000 au siège de Genève. Nous avons, en outre, des contraintes importantes sur le plan financier, car l'essentiel de notre budget est affecté à des projets spécifiques : 20 % des ressources proviennent des contributions régulières des 194 Etats membres, Etats-Unis en tête, et 80 % sont des contributions volontaires publi-

ques ou privées (provenant par exemple de fondations comme la Fondation Bill Gates), affectées à des projets spécifiques, tels la lutte contre le sida ou la tuberculose. »

Le fait qu'une organisation onusienne se retrouve mains liées face à des donateurs qui lui demandent de privilégier certains programmes ou certaines recherches ne pose-t-il pas un problème éthique ?

« L'OMS est essentiellement une agence technique qui travaille avec les Etats membres pour développer des politiques de santé. La recherche ne représente qu'une partie de nos activités. L'essentiel du mandat concerne des aspects normatifs, l'établissement de lignes directrices techniques. Il est vrai cependant que cette proportion de 20 % et 80 % est un problème difficile à gérer. Reste que les décisions importantes sont prises essentiellement par l'Assemblée mondiale de la santé, où les représentant des Etats, généralement les ministres de la Santé, s'accordent sur les orientations stratégiques de l'OMS. L'Assemblée fonctionne selon les modalités habituelles des Nations Unies : un pays une voix. Les Iles Tonga ont donc la même voix que les Etats-Unis. Le mécanisme de financement se superpose ainsi à celui de gouvernance, et ils sont parfois difficiles à articuler. Faire le budget est clairement très compliqué... »

Trop alarmiste, trop lente... A chaque crise sanitaire, l'OMS est en butte à la critique. L'épidémie d'Ebola met en lumière les limites de sa marge de manœuvre face à sa réalité institutionnelle, aux méconnaissances entourant le virus et aux problèmes de développement propres aux pays touchés.

Ce mode de financement n'explique-t-il pas le retard pris par l'OMS en ce qui concerne la lutte contre Ebola ? Les entreprises pharmaceutiques sont globalement plus intéressées à faire de la recherche sur les maladies qui touchent les pays riches, où il y a de nombreux clients potentiels, plutôt que sur des virus qui frappent les pauvres.

« Le lobby pharmaceutique n'intervient pas à l'OMS. Les entreprises pharmaceutiques font parfois des dons de médicaments distribués par l'OMS pour soigner des maladies négligées. Nous avons aussi des interactions avec le secteur privé quand il faut développer un nouveau vaccin ou de nouveaux traitements. Mais les conflits d'intérêts potentiels sont scrupuleusement analysés par notre département juridique. »

On reproche à l'OMS d'avoir perdu du temps après la première alarme de Médecins sans frontières...

« On ne peut pas attendre d'une organisation qui comprend 194 Etats membres, donc forcément plus lente dans sa prise de décision, qu'elle fonctionne comme une ONG. Revers positif de la médaille : nous sommes la seule organisation où tous les pays du monde - dont certains sont en guerre les uns contre les autres - s'assoient autour d'une même table. C'est d'ailleurs pour cela que l'on attend tellement de l'OMS, particulièrement dans les pays en développement. »

L'épidémie d'Ebola va encore s'étendre, comme l'a annoncé l'OMS.¹ Pourquoi n'arrive-t-on pas à produire un médicament contre ce virus ?

« La crise d'Ebola associe divers facteurs. D'abord, elle survient dans des régions pauvres où il est clair que le développement de nouveaux médicaments ne s'accompagnera pas de

retours sur investissements. C'est aussi vrai pour le paludisme ou d'autres maladies encore plus dévastatrices.

Deuxièmement, c'est une épidémie qui surgit de façon ponctuelle. On connaît Ebola depuis 1976, certes, mais les recherches médicales ne peuvent pas se dérouler sans malades ! Or les épidémies précédentes ont duré peu de temps et ont concerné peu de gens. De plus, lors des précédentes épidémies, les malades touchés vivaient en majorité en zones rurales isolées. C'est particulièrement difficile de faire de la recherche dans ces conditions. Certains des pays affectés ont vécu de longues périodes de guerre civile, les infrastructures sanitaires sont très fragiles et les populations méfiantes.

» On a pu, par contre, faire des recherches précliniques (très onéreuses d'ailleurs) sur les singes. Au mois d'août passé, devant l'importance de cette crise sanitaire, l'OMS a organisé une réunion d'experts en éthique qui a permis l'utilisation chez l'homme de produits testés sur l'animal. Au stade actuel, il y a principalement huit médicaments et deux vaccins « candidats », ainsi que le sérum des convalescents : des malades d'Ebola guérissent en développant naturellement des anticorps et on recueille le sérum de ces patients pour traiter d'autres malades. Mais cette procédure est complexe et demande des infrastructures sanitaires. Par ailleurs, il ne s'agit encore que d'hypothèses de recherche. »

1 • En date de la rédaction de cet article, selon le dernier bilan annoncé par l'OMS le 16 octobre 2014, la fièvre hémorragique a fait 4493 morts sur 8997 cas enregistrés dans sept pays (Liberia, Sierra Leone, Guinée, particulièrement touchés, mais aussi Nigeria, Sénégal, Espagne et Etats-Unis). L'OMS craint une envolée du nombre de contaminations, qui pourrait grimper à 10 000 nouveaux cas par semaine d'ici la fin de l'année en Afrique de l'Ouest, pour un millier actuellement.

Faute de médicaments, pourquoi n'a-t-on pas développé la prévention sur le terrain et la diffusion des informations concernant le virus ?

« C'est une question de fond. Le vrai défi est lié à la communication. Comment expliquer aux populations concernées qu'elles doivent abandonner certains de leurs rites funéraires ancestraux, sources de contamination ? Cela ne se fait pas du jour au lendemain ! D'autant plus que les soignants occidentaux se retrouvent face à des coutumes qu'ils ne comprennent pas toujours, des rumeurs, des malentendus ; face à des gens qui parlent parfois une langue qui leur est incompréhensible, qui ont des coutumes aux symboliques très différentes des leurs, chez qui circulent de nombreux fantasmes à propos des Blancs et de leurs médecins (qu'ils accusent, par exemple, de vendre le sang des malades à des entreprises pharmaceutiques). Cela génère un nombre considérable de malentendus et une grande défiance. Beaucoup d'anthropologues travaillent sur le terrain, car on s'est rendu compte de l'ampleur du problème de la communication.

» L'autre réflexion importante concerne le degré d'incertitude. Ou, en termes éthiques, l'application du principe de précaution lorsque les preuves scientifiques manquent. La prudence consiste à intervenir sur des risques connus. Or, avec Ebola, on est face à un virus mal connu, dont on ne sait ni comment il va muter ni comment l'éliminer. »

Les Etats-Unis et d'autres pays occidentaux² ont envoyé des soldats en Afrique de l'Ouest pour aider les équipes sanitaires. Cela ne risque-t-il pas de réveiller chez les populations locales de mauvais souvenirs liés aux précédentes interventions extérieures en Afrique, celle des Américains en Somalie par exemple ? N'est-ce pas antinomique de vouloir communiquer entourés de soldats ? Comment, dans ces conditions, augmenter la confiance des populations locales ?

« C'est pour ça que le langage est si important. Si la presse parle, par exemple, de l'"évasion" d'un patient, elle projette l'idée de prison et non d'isolement sanitaire et de protection de la communauté. Il y a beaucoup de difficultés qui tiennent à une mauvaise information sur le terrain, à des fantasmes. L'histoire des pays touchés est aussi faite de guerres qui rendent difficile la confiance à l'égard des autorités. » Il faut cependant distinguer ces interventions sanitaires d'opérations de contrôle d'un terrain. L'envoi d'hôpitaux militaires peut être une solution logistique car les militaires sont capables de mettre rapidement en place des infrastructures. Il faut rappeler que ce sont les Nations Unies qui ont décidé que les pays concernés ne pouvaient pas gérer seuls cette crise majeure internationale, et qu'une aide de coopération était donc nécessaire et urgente. »

Parmi les mesures préconisées, on a parlé de fermetures de frontières ou d'isolement de villages entiers. Ce qui nous ramène au système de quarantaine établi au Moyen-Age pour lutter contre la peste. Cela pourrait-il être efficace ?

« L'OMS dispose de deux outils juridiquement contraignants pour les Etats, l'un d'eux est le règlement sanitaire

2 • Le Conseil fédéral suisse a donné, le 15 octobre, son accord de principe à l'envoi en Afrique de l'Ouest de militaires non armés et volontaires en soutien aux Nations Unies dans leur lutte contre le virus Ebola.

international. En cas de risque de contagion majeure, des mesures proportionnelles et scientifiquement justifiées doivent être appliquées, depuis la déclaration obligatoire de la maladie, jusqu'à la mise en œuvre des moyens de lutte, comme l'isolement des malades ou la fermeture des aéroports. Concernant Ebola, l'OMS n'a pas demandé la fermeture des frontières des pays touchés.

» Bien sûr, l'épidémie touche beaucoup plus de monde cette fois, car elle concerne des zones urbaines et car la mobilité a explosé en trente ans. En plus, avec Ebola, les risques de contagion par le sperme peuvent durer jusqu'à sept semaines après la guérison. Par contre, il n'y a pas de contagion en période d'incubation. Ce n'est que lorsque les symptômes se déclarent que le malade est contagieux et doit être isolé. Si on peut l'isoler et le soigner à l'hôpital, les risques de contamination diminuent.

» Il faut donc rendre les populations locales attentives à la question de la responsabilité des malades contaminés et leur expliquer sans relâche, et c'est le rôle entre autres de l'OMS, quels sont les critères et les modalités d'application d'une mesure d'isolement. »

Que se passera-t-il si la coopération se révèle insuffisante ? Faudra-t-il envisager la coercition pour isoler les malades ?

« Les interventions n'auront lieu que sur la base de critères scientifiques. L'OMS collabore avec les pays pour mettre en œuvre ces critères. Cela suppose de gérer la tension entre les droits individuels, par exemple ceux de la libre circulation des personnes ou de refus d'un traitement, et le bien commun ; dans certains cas, le bien commun justifie de limiter certains

droits individuels. C'est une question de proportionnalité de moyens et de finalité. Si, par exemple, on interdisait tous les déplacements des populations des pays touchés, on condamnerait leur économie. Le président du Libéria l'a d'ailleurs clairement exprimé aux Nations-Unis quand il a déclaré : "Mon pays risque de disparaître." Par contre, il faut des contrôles stricts des voyageurs. »

Aujourd'hui on sait que les maladies des pauvres peuvent atteindre les riches, notamment par la mobilité. Quelle leçon en tirer ?

« Nous vivons dans un monde où l'absence de solidarité conduit à des catastrophes sanitaires. Ebola nous rappelle que nous devons nous engager sur le long terme. La fièvre hémorragique ne va pas faire la Une des journaux pendant 25 ans, mais elle induit une responsabilité sur au moins 25 ans ! Et pas seulement d'un point de vue médical. Travailler au développement d'un vaccin est certes nécessaire, mais une fois qu'on l'aura trouvé, comment mènera-t-on les campagnes de vaccination dans des régions où il n'y a parfois même pas de pistes pour accéder aux villages ? où le personnel de santé manque cruellement ? où il est quasi impossible d'assurer la chaîne du froid ? C'est un travail de solidarité internationale à très long terme qu'il faut viser, pour développer les infrastructures locales, la formation professionnelle et l'éducation des populations.

» Depuis la nuit des temps l'humanité tremble devant les épidémies. Aujourd'hui elle sait qu'elle a une responsabilité face à ce qui n'est plus une fatalité, et cette responsabilité porte un nom : solidarité. »

L. B.

Jumelles sur le Golan

Quand l'occupant devient « sauveur »

●●● **Giulia Bertoluzzi et Costanza Spocci**, Le Caire
Journalistes, agence « Zeer News »

Depuis le plateau du Golan, près du passage de Quneitra, les curieux s'empressent armés de jumelles pour tenter de comprendre le déroulement des combats en Syrie, de l'autre côté de la frontière.

Quneitra, ville fantôme à l'intérieur de la ligne de sécurité des Nations Unies, sous contrôle du contingent de la FNUOD,¹ était jusqu'à juillet dernier le seul passage ouvert entre Israël et la Syrie. De là, des milliers d'étudiants du Golan passaient la frontière pour se rendre à l'Université de Damas. Quneitra est à présent déclarée zone militaire fermée et, depuis le 15 septembre, la

FNUOD a retiré ses Casques bleus de la frontière.² Tout le long de l'enclos de fer, des camionnettes onusiennes roulent vers l'arrière-pays, tandis qu'arrive, en sens contraire, des bus chargés de soldats israéliens, assignés dans diverses bases du Golan et sur les avant-postes frontaliers. Le 22 septembre, un avion syrien qui franchissait l'espace aérien israélien a même été abattu près de Quneitra. « Ce n'était qu'une erreur ; l'armée d'Assad n'aurait jamais lancé une attaque aussi flagrante ; ce serait aller contre son propre intérêt », commente lors de notre entrevue Moshe Maoz, professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem et l'un des plus grands experts de la politique syrienne en Israël.

La Vallée des larmes

Les avant-postes israéliens et syriens ne sont qu'à quelques kilomètres de distance les uns des autres. Ils sont même tellement près que Randa Mdah, artiste et activiste de Majdal Shams,³ n'a pas besoin de jumelles pour en voir les détails depuis son balcon. Randa habite à la périphérie du bourg, entre le mont Hermon et la grande vallée divisée en deux par l'enclos de fer.

reportage

Depuis 1967, 22 000 Druzes vivent sur le plateau du Golan sous occupation israélienne. Si nombre d'entre eux sont restés fidèles au gouvernement syrien, la guerre civile qui déchire leur pays change leurs perspectives. C'est le moment qu'a choisi Israël pour déclarer vouloir investir massivement dans le développement des quatre villes du nord-ouest du Golan. Reportage sur place.

- 1 • Force des Nations Unies chargée d'observer le désengagement : UNDOF en anglais (voir carte p. 22). Elle a été créée en 1974, suite à la guerre du Kippour, afin de contrôler l'application du cessez-le-feu entre les forces israéliennes et syriennes dans le no man's land créé sur le plateau du Golan. En juin passé, le mandat de la mission a été prolongé de six mois, soit jusqu'au 31 décembre 2014. (n.d.l.r.)
- 2 • Les Casques bleus sont de plus en plus souvent pris pour cibles par des acteurs non étatiques et se sont éloignés de la frontière. Le Conseil de sécurité a souligné que le but ultime reste « le retour des Casques bleus à leurs positions dans la zone d'opérations de la FNUOD dès que possible » (<http://www.un.org/apps/newsFr>). (n.d.l.r.)
- 3 • Le plus grand des quatre villages du nord-est du Golan (Majdal Shams, Masada, Buqata et Ein Qinyeh) à avoir survécu à la guerre de 1967.

Cette vallée s'appelait alors la *Source des figes*, mais depuis la guerre, les morts et les évacués⁴ se sont substitués aux figes. On l'appelle à présent la *Vallée des larmes*. Elle fut aussi surnommée un temps la *Vallée des cris*. Des années durant, de nombreux parents séparés par cette nouvelle frontière ont essayé de garder le contact entre eux. Ils se criaient des messages de part et d'autre de la ligne à l'aide de mégaphones.

La résolution 497 du Conseil de sécurité des Nations Unies de 1981 considère pourtant comme nulle l'annexion du Golan par Israël et demande le retrait immédiat de ses troupes, mais Israël n'en tient pas compte. « Le Golan a été

annexé en 1981, et il est une partie intégrante du territoire israélien », assène le professeur Maoz. Certains Israéliens disent même sarcastiquement : « On va rendre Jérusalem-Est avant le Golan ! »

Sur son toit, Randa a créé une installation vidéo avec une dizaine de tesson de miroir qui tournent dans le vent, dévoilant ainsi la situation controversée dans laquelle vivent, entre francs-tireurs syriens ou israéliens, les Syriens du Golan occupé. « A travers ces miroirs, tu peux voir les deux avant-postes en même temps. Israël et Assad ont le même visage. »

La guerre en Syrie place en effet les habitants du Golan devant une nouvelle réalité. « Beaucoup en sont venus à comparer leur vie protégée, quoique sous occupation, à celles des Syriens de l'autre côté de la frontière », raconte le mari de Randa, Yasser Khanger, poète et activiste politique. Certains demandent la citoyenneté israélienne, ne voyant plus d'espoir ni d'un côté ni de l'autre. « C'est vraiment facile de prendre la citoyenneté, s'exclame Randa. Pour un peu, ils te ramèneraient ta carte d'identité à la maison ! » Wael Tarabaih, co-fondateur du centre artistique de Majdal Shams, raconte que les villages arabes du nord-est du Golan ont toujours pris des décisions de façon coordonnée : « Après 1981, les autorités des villages se sont réunies et ont interdit aux villageois d'accepter la citoyenneté israélienne. » « De toute façon, même si tu l'acceptes », commente Amer Ibrahim, un autre habitant de Majdal, étudiant en Sciences politiques de l'Université de



4 • Des 130 000 habitants du Golan avant 1967, seuls 22 000 sont restés.

Tel Aviv, « tu seras toujours considéré comme un citoyen de seconde zone. C'est la base de la structure israélienne : une société extrêmement fragmentée et sectaire. »

Pour Taiseer Maray, directeur de Golan for Development,⁵ les pressions sont devenues tellement fortes de tous les côtés que c'est « le pire moment pour négocier avec Israël. L'occupation protège les habitants du Golan de la guerre, même si ce n'est pas son but. »

Ors bleu et noir

Il n'est, de fait, pas facile pour les habitants de cette terre de rester indépendants, d'autant plus que la force occupante a pris le contrôle de la gestion des ressources naturelles, en violation, encore une fois, du droit international. La question de l'eau permet de mieux comprendre la politique israélienne d'occupation. Le Golan satisfait 33 % des besoins israéliens en eau (selon un rapport publié en 2007 par les Nations Unies, la perte de ce bassin serait ruineuse pour Israël), au détriment des Syriens. La distribution de l'or bleu entre les Syriens et les fermes des colons israéliens est totalement inique. Les quotas destinés aux Syriens sont tellement bas, qu'ils doivent payer des taxes d'eau très élevées. En riposte, les Syriens ont construit des milliers de con-

teneurs d'eau pluviale, une action qui a été durement combattue par les colons et par l'administration israélienne, par le biais de sanctions très lourdes.

Ce n'est pas tout. Le 24 juillet dernier, alors que l'attention médiatique était concentrée sur la bande de Gaza, la Commission du pétrole du Ministère de l'énergie israélien a accordé à Afek Oil & Gas, une filiale israélienne de la compagnie pétrolière Genie Energy Ltd (GNE) basée au New Jersey, une permission de forage de dix-sept nouveaux sites au Golan. Parmi les principaux actionnaires de la GNE, membres de son conseil stratégique, figurent Rupert Murdoch, l'ancien vice-président américain Dick Cheney, le banquier américain Jacob Rothschild et Michael Steinhardt.⁶

Ce n'est pas la première fois qu'Israël essaie de conduire des forages au Golan occupé. Dans les années 90, le Ministère de l'énergie avait confié cette tâche à la compagnie d'Etat Oil Israël, mais le permis lui avait été retiré suite aux accords de paix entre la Syrie et le gouvernement Rabin. Avec l'arrivée au pouvoir de Netanyahu, le débat a repris, mais à la première réaction publique du gouvernement syrien, les Israéliens ont démenti l'affaire.

Pourtant la Commission du pétrole a recommencé à s'y intéresser. Entre février et novembre 2013, le Ministère a confié les forages à la GNE et lui a donné accès à une superficie de 395 km² au sud de la colonie de Kazrin. Finalement, ce 28 septembre a marqué le début officiel des explorations.

Selon le théoricien politique Yaron Ezrahi, cette prise de décision ne tombe pas par hasard : « Le gouvernement syrien est jugé incapable aujourd'hui de faire face à une telle problématique. »⁷

5 • Cette ONG a été fondée en 1991, dans le but de résister à l'occupation israélienne par des projets de développement. (n.d.l.r.)

6 • Ce financier américain a été classé en mai 2010 par le *Jerusalem Post* parmi les 50 juifs les plus influents du monde. Il a lancé dans les années 2000 le programme Birthright Israël, qui finance les voyages d'adolescents en Israël pour renforcer leur identité juive. (n.d.l.r.)

7 • « Israel grants Golan exploration licence », in *Financial Times*, Londres 21.02.2013.

Une analyse partagée par le professeur Moshe Maoz : « On parle ici d'une vraie action politique, qui démontre une volonté claire de la part d'Israël de fortifier encore plus sa présence au Golan. »

Pour Israël, le contrôle du Golan est donc une nécessité tant stratégique que vitale. La question des réserves d'eau incite au contrôle de la frontière, que la topographie du lieu et son altitude permettent. Le Golan, en outre, est perçu par les Israéliens comme une zone tampon qui empêche les Syriens de traverser le lac de Tibériade, et donc d'accéder à la vallée du Jourdain. Depuis l'annexion de 1981, les administrateurs et les maires locaux du Golan occupé sont nommés par Tel Aviv, et les habitants sont obligés de demander des permis spéciaux pour tous leurs besoins de base, que ça soit l'irrigation des champs ou la répartition des terres. Néanmoins, l'organisation locale des résidents reste indépendante. Dans le seul chef-lieu de Majdal Shams, on compte au moins dix-sept coopératives chargées de la redistribution de l'eau. Et depuis 1967, les habitants se répartissent entre eux les terres et plantent des pommiers pour revendiquer leur droit à la propriété.

Le commerce des pommes est ainsi devenu très important pour la région. Dirigé en grande partie vers Damas, il a été interrompu cette année. Le marché local a perdu avec la guerre son meilleur client et il n'est pas de taille à rivaliser avec celui des colons. De même, les échanges universitaires entre le Golan et Damas ont été arrêtés à cause de la guerre. Les habitants se retrouvent donc aujourd'hui plus isolés que jamais, dans un no man's land complètement coupé de la Syrie et d'Israël.

Une population divisée

Depuis août 2014, le tonnerre des bombes et des mitrailleuses se fait de plus en plus intense des deux côtés de la frontière. Du côté syrien, l'Armée syrienne libre (ASL) a passé un accord avec Jabhat Al-Nosra⁸ ainsi qu'avec d'autres groupes salafistes pour la prise de Quneitra. Elle se bat contre l'armée du président Assad et progresse vers le nord. « Je ne sais pas comment on peut dire que le Daesh⁹ (EI) se bat ici sur la frontière », affirme Yasser Khanger, « il y a même pas l'ombre du Daesh ici ! »

Les affrontements ont atteint les champs du village de Hadar, de l'autre côté de la zone de la FNUOD, à un kilomètre à vol d'oiseau de la maison de l'activiste. Selon des sources de la presse syrienne, septante rebelles auraient été tués en septembre par des milices druzes à Hadar. Israël serait impliqué dans l'embuscade. Ces mêmes sources estiment que si la situation en Syrie devait empirer, Israël pourrait englober les territoires druzes du Golan syrien.

« A Hadar ils ne sont pas tous pro-Assad ; je connais des gens qui sont avec l'ASL », explique encore Yasser, tandis qu'il indique des maisons de l'autre côté de la vallée. « Il faut rappeler une chose fondamentale : il ne faut pas parler des Druzes. Il faut arrêter d'appliquer des catégories religieuses à ce conflit. On parle là d'un enjeu politique ! »

8 • Une milice salafiste armée, branche officielle d'al-Qaida. (n.d.l.r.)

9 • Organisation armée djihadiste qui a proclamé le 29 juin 2014 le rétablissement du califat sur les territoires irakiens et syriens qu'elle contrôle. Plus connu en Europe sous le nom d'Etat islamique (EI). (n.d.l.r.)

Pour sa part, il ne veut ni du régime de Damas ni des groupes salafistes ou djihadistes, mais juste de l'ASL, car il est persuadé qu'un Golan libre n'est envisageable que s'il y a une Syrie libre. « Nous, les habitants du Golan, nous sommes une branche de la Syrie, mais depuis la révolution syrienne, même cette branche est divisée au Golan : ici, à Majdal Shams, une partie des habitants est pour la révolution, surtout les jeunes, alors que l'autre est pour le régime. »

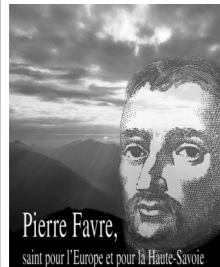
De fait, le contrôle politique de la zone dépendra fortement de l'évolution de la situation syrienne. Certes Israël en a déjà le contrôle administratif, mais, selon le professeur Maoz, « le problème restera de savoir qui pourra effectivement gérer politiquement ces terres ». « En tant qu'Israéliens, on préférerait qu'Assad reste, car c'est mieux de se battre avec l'ennemi qu'on connaît qu'avec celui qu'on ne connaît pas. »

Entretemps, Israël continue de fortifier sa présence sur le territoire avec ses forages de puits de pétrole, un contrôle strict des ressources d'eau et un plan de relance du tourisme et de l'industrie des colonies. L'armée patrouille à la frontière nuit et jour, en répondant de temps en temps aux coups de mortier qui arrivent jusqu'en Israël. Il semble même qu'elle fasse des incursions du côté syrien, comme le raconte Salman Fakher Al Deen, de l'ONG Al-Marsad¹⁰ : « Certains résidents ont rapporté avoir vu un groupe de dix personnes entrer en Israël depuis la Syrie. Généralement, les Israéliens tirent à vue dans ces cas-là, et dans les très rares cas où ils ont laissé des réfugiés pénétrer chez eux, ils les dé-

tiennent et les interrogent pendant des heures. Ces gens sont passés sans être contrôlés et se sont engouffrés dans une fourgonnette. Ils étaient des leurs. »

Pour les habitants de Majdal, il reste à comprendre si Israël cherche uniquement le bien des colons ou le leur aussi. Comme l'exprime Randa, l'air très préoccupé : « Si la situation empire, que vont-ils faire de nous ? »

G. B. et C. S.



Un colloque sur Pierre Favre

Date : samedi 29 novembre, de 9h à 18h

Lieu : Amphithéâtre du Collège St-Michel, 27 Faubourg des Balmettes, Annecy

Organisation :

- l'Académie salésienne de Savoie
- les Amis du Val de Thônes
- le Diocèse d'Annecy

Avec une dizaine d'intervenants :

dont Mgr Y. Boivineau, évêque d'Annecy, et les jésuites D. Bertrand et D. Peccoud

Renseignements et inscriptions :

© +33 450 33 09 38
sedifor@diocese-annecy.fr

10 • Centre arabe des droits humains dans le Golan. (n.d.l.r.)

« Le Royaume »

Je viens de recevoir le n° d'octobre de choisir ; généralement je suis en accord avec ce qui est écrit, mais là je tiens à réagir à la chronique de Matthieu Mégevand (pp. 52-53).

Moi aussi j'ai lu Le Royaume d'Emmanuel Carrère. Et moi aussi j'ai commencé par être extrêmement attiré par le fond et la forme du livre, jusqu'à ce que je finisse par me lasser de ce que je considère la tendance narcissique exagérée de l'auteur. Analyser à ce point toutes ses propres réactions et y porter un éclairage qui se veut fin et intelligent est finalement destructeur. (...) Je voudrais rappeler à ce sujet le mot de Jésus sur l'importance de ressembler à un enfant pour entrer dans le Royaume des cieus...

(...) Mais mon propos n'est pas de commenter ou de critiquer le livre de Carrère. Je voudrais revenir sur la chronique de M. Mégevand, qui tient des propos très intéressants et vrais, mais qui n'a pas poussé, à mon sens, assez loin l'analyse.

Il est vrai qu'un chrétien n'a pas à croire à tous les miracles et tous les récits des évangiles et à les tenir pour historiquement vrais. Toutefois il y a certains miracles sur lesquels on ne peut faire l'impasse : ceux de l'incarnation et de la résurrection sont absolument incon-tournables. (Pour les catholiques, celui de l'eucharistie l'est tout autant, un miracle qui se répète à chaque messe.) Si on n'y croit pas, on n'est plus chrétien à mon sens.

Le christianisme n'est pas un pot pourri dans lequel tout le monde peut puiser à sa guise quoi croire ou ne pas croire. C'est une doctrine élaborée pendant deux millénaires et, pour se dire chrétien (et en tout cas catholique), il faut croire que le Saint-Esprit a joué son rôle dans la tradition et l'élaboration doctrinale de cette foi.

La troisième voie de M. Mégevand n'est pas celle d'un chrétien. C'est celle d'un philosophe assez honnête pour reconnaître et se reconnaître dans les valeurs d'un chrétien, même s'il ne reconnaît pas son propre agnosticisme. Les comparaisons des récits et des miracles des évangiles avec les mythes anciens sont intéressantes du point de vue de la reconnaissance de leur source commune, et d'un point de vue philosophique des religions comparées. Mais y lire la raison pour laquelle le christianisme est une fable est faire un pas de trop : cela se veut intelligent, et ça l'est certes, mais c'est tomber dans le travers contre lequel justement Jésus nous a mis en garde.

Les évangiles foisonnent de miracles plus invraisemblables. Mais si on a choisi de croire que le Fils de Dieu, Dieu lui-même, a su vaincre la mort, alors tous les autres miracles semblent bénins en comparaison, et pourquoi refuser d'y croire ? Même s'ils ne sont pas des articles de foi absolument nécessaires pour se dire chrétien, un chrétien devrait bien pouvoir y croire comme réels et porteurs de signes, sans se faire nécessairement traiter de simplet ou d'arriéré, comme l'impliquerait le raisonnement de ces Messieurs. On peut y trouver de la joie et du bonheur et une certaine logique. Et cela est le choix que moi, comme des millions de chrétiens probablement moins intelligents et cultivés qu'Emmanuel Carrère, avons fait.

Michel Bittar
Thônex

Malgré tout l'attachement que je porte à la revue choisir, et le respect que je nourris à l'adresse de Matthieu Mégevand, je ne puis cacher ma surprise quant à sa chronique - fort bien écrite au demeurant - à propos du livre d'Emmanuel Carrère, Le Royaume.

Je partage l'avis du chroniqueur quand il dit son étonnement que pour Carrère, on ne peut être rationnel et cartésien, et chrétien en même temps. Par contre, sa

troisième voie m'a désarçonné : faut-il vraiment, pour pouvoir garder et sa spiritualité et son intelligence, renoncer à ce que M. Mégevand appelle les « expériences mythologiques de la Bible, fruits d'une époque révolue et correspondant à des archétypes dormant au fond de notre imaginaire » ? Faut-il reprendre les vieilles rengaines de la démythologisation bultmannienne pour être chrétien et intelligent aujourd'hui ? M. Mégevand pourrait lire les pages lumineuses de Paul Ricoeur et sa critique à la démythologisation bultmannienne !

Si le christianisme doit renoncer aux miracles, à la conception virginale, aux démons, à la résurrection, il n'y a plus de christianisme. Jésus n'a pas « représenté » Dieu sur terre, il est Fils de Dieu vrai homme, enraciné dans notre histoire.

M. Mégevand pourrait aussi relire Fides et Ratio de Jean Paul II pour voir comment foi et raison se conjuguent.

En tous cas, ce qu'il dit ne rejoint pas du tout ce que pense le pape François, qui met la foi en la résurrection et la victoire du Christ sur le mal et le démon au cœur de sa prédication...

François-Xavier Amberdt
Fribourg

Surpris par les réflexions de Matthieu Mégevand, je me permets de vous dire ma stupéfaction devant une telle méconnaissance de l'histoire de Jésus. La résurrection de Jésus a transformé la perception qu'on avait de lui jusqu'à sa mort. Les étapes de sa vie revue à l'aune de cet événement inouï laissent entrevoir le pourquoi de ce parcours humain exceptionnel : Jésus est le Fils de Dieu, le Verbe parmi nous.

Bien documenté, Hans Küng, dans Jésus (Seuil 2014), le souligne admirablement. De même, Christine Pedotti, dans Jésus, cet homme inconnu (XO éditions 2013), propose un récit éclairé

par des recherches exégétiques récentes. Tous deux, animés de foi et de conviction mûrie, célèbrent la résurrection de Jésus au cœur de l'Histoire et en chacun de nous.

Le texte de Matthieu Mégevand recèle pour sa part une aberration : il ne retient que l'aspect humain de Jésus.

Willy Vogelsanger
Petit-Lancy

Un auteur, un livre

Espace Fusterie, 12h30-13h45

organisation : dominique mougeotte, marie céneç
www.espacefusterie.ch

• **jeudi 4 décembre 2014**

Frabrice Hadjadj

« qu'est-ce qu'une famille ? »
(précédé de
La transcendance en culotte)



• **jeudi 5 février 2015**

Anne soupa

« douze femmes dans la
vie de Jésus »



• **jeudi 5 mars 2015**

Esther starobinski-safran

« Essai de philosophie juive »



• **jeudi 7 mai 2015**

christophe henning

« christian de chergé,
moine de ribhirine »



• **jeudi 4 juin 2015**

philippe roch

« Le penseur paléolithique »
(La philosophie écologiste
de Robert hainard)



L'apôtre et le paradis

**L'Apôtre,
de Cheyenne
Carron**

Akim et son frère Youssef suivent scrupuleusement les obligations de prières quotidiennes et écoutent les prêches de leur oncle Rachid, l'imam du quartier. Ils vivent encore chez leurs parents. Ces derniers, qui pratiquent un islam modéré, laissent leurs fils subir les pressions morales de Rachid. Ainsi lorsque ce dernier leur rend visite, c'est avec une enveloppe de billets destinés à payer le *haj* (le pèlerinage à la Mecque) d'Akim, en qui il voit un futur imam. Un jour Akim apprend qu'une femme du voisinage a été assassinée par un jeune musulman ; la victime vivait avec son frère, un curé qui a choisi de demeurer dans sa paroisse, espérant ainsi aider les parents du meurtrier à vivre. Intrigué, Akim souhaite rencontrer ce prêtre. Malgré l'opposition virulente de Youssef, il s'arrange pour se faire inviter à un baptême. Pendant la célébration, Akim est touché au cœur. Le film est ensuite le récit de sa conversion au christianisme, avec de violentes confrontations familiales et sociales et quelques questionnements : « - Pourquoi la charité ça pourrait pas être envers un chrétien ? demande-t-il par exemple à l'imam. Un pauvre, ça reste un pauvre ! - La *zakât*, c'est que pour tes frères musulmans. Tu peux faire la différence ? A moins que tu veuilles convertir à l'islam ton ami : là, c'est autre chose. »

●●● **Patrick Bittar**, Paris
Réalisateur de films

L'apostat sort de sa communauté religieuse, l'apôtre est envoyé par la sienne. Si l'on s'en tient au récit, *L'Apostat* aurait été un titre plus adéquat que *L'Apôtre*, mais il n'aurait pas correspondu au point de vue de Cheyenne Carron : pour la réalisatrice, baptisée cette année, chaque membre de l'Eglise est appelé à vivre une mission apostolique.

Carron ne manque pas de courage : elle tourne ses films avec des bouts de ficelle, sans bénéficier des sources de financements habituelles ; et pour son cinquième film, elle aborde un sujet ô combien « politiquement incorrect » en France, et particulièrement polémique en ce moment. Son film, réaliste, évite beaucoup d'écueils, en particulier les clichés sociologiques. L'attention se focalise sur les personnages, les plans larges sont rares et les décors peu présents. Le propos est souvent incarné de manière convaincante par les acteurs (pas toujours bien dirigés).

En définitive, *L'Apôtre* est une bonne surprise.¹ Le fait que la réalisatrice ait été la seule catholique pratiquante de son équipe y est peut-être pour quelque chose. « Avec mes comédiens, j'avais un dialogue parfois franc en leur disant que certaines sourates du Coran me dérangent, car ce sont des appels

1 • Le film est disponible en DVD.

au meurtre des non-musulmans. Il faut oser le dire. »

Grâce et poésie

En termes d'économie de moyens, *Paradis* bat encore *L'Apôtre*. Trois ans après *Pater* (son duo avec Vincent Lindon), Alain Cavalier renoue avec une forme qu'il affectionne, celle du journal intime filmé. A 83 ans, il fait preuve d'une formidable liberté créatrice et livre un film-testament d'une beauté limpide, une pépite (1h10) de sophistication et de simplicité.

Cavalier fait partie de ces réalisateurs poètes qui ont la capacité de transfigurer tout ce qui se présente devant leur caméra ; en l'occurrence, sa maison, son jardin, un bosquet, un jouet, une papaye, des jeunes gens, un chat... Et si la silhouette de ce dernier figure sur l'affiche du film, si la comptine *Trois petits chats* (« ...marabout, bout de ficelle... ») est chantée par une fillette, c'est peut-être parce que Cavalier est un réalisateur-chat : sereine indépendance, démarche élégante, ouïe fine (excellente bande-son). *Le filmeur*² nyctalope (étonnantes natures mortes crépusculaires) aime jouer avec l'infime. Ses mouvements de caméra sont souples, son montage est d'un rythme sûr. Le film commence par les premiers pas d'un paon sous l'aile protectrice de sa mère. Puis l'oisillon est retrouvé mort. La sépulture est marquée d'une pierre scellée sur une souche par trois clous repliés, que Cavalier reviendra dorer au pinceau à différentes saisons. La mort est l'horizon de *Paradis*, méditation facétieuse convoquant les topos mythiques et bibliques qui ont façonné

le paysage mental du réalisateur. Ainsi assiste-t-on, par exemple, à un ping-pong d'expressions bibliques entre une jeune fille et le réalisateur. Ailleurs, diverses figures-figurines s'expriment à la première personne : Adam, Charon sur sa barque-pastèque, Abraham et Isaac, Ulysse-robot en plastique rouge et Athéna-chouette en bois, Dieu-sculpture étrange, Jésus-sphère...

Si la foi de Carron semble d'un bloc, celle de Cavalier est plus évasive. Sur un plan d'hostie posée au centre d'une fleur, il raconte : « A l'âge de sept ans, un prêtre a déposé ce petit morceau de pain sur ma langue. Je l'ai avalé. C'était son corps à Lui. Et j'ai été à l'intérieur d'une lumière ! Je n'avais plus de... de poids, je n'avais plus de volume ! Et cette émotion suprême et si belle ne s'est pas reproduite à la communion suivante. » Plus loin, il confie : « Aujourd'hui, je crois que je peux comprendre Jésus lorsqu'il dit : "Je suis la Vie." Je Suis la Vie. »

Dans la dernière image, sa silhouette, entourée des petits riens signifiants de son Paradis, semble attendre tranquillement la mort. Derrière l'ultime commentaire - « Tout est bien » - résonne alors le « Tout est grâce » cher à Thérèse de Lisieux qui, en 1986, lui avait inspiré son magnifique *Thérèse*.

P. B.

« *Paradis* »

cinéma

Paradis, d'Alain Cavalier



2 • Titre d'un de ses films, sorti en 2004.

Du réalisme à l'abstraction

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris
Historienne de l'art et journaliste

Alberto Giacometti y était né en 1901, Germaine Richier avait décidé d'y vivre. La Suisse doit peut-être à ces artistes illustres sa sensibilité à la sculpture. Alors que les expositions qui sont consacrées à cet art demeurent rares, l'actualité de cet automne célèbre l'artiste contemporain Antony Gormley, l'injustement méconnu August Gaul, et fait redécouvrir les débuts annonciateurs du plus célèbre, Alexander Calder.

Animaux

A en juger par son esthétique synthétique, on peine à croire qu'August Gaul est né en 1869. Si par sa formation et sa culture il appartient au XIX^e siècle, il saura s'en éloigner, comme le très novateur Matisse, son exact contemporain. A l'image de toute une génération, August Gaul prendra ses distances par rapport au réalisme, avec moins de radicalisme que Matisse dont il n'aura d'ailleurs jamais la postérité. La raison ? Le choix de la sculpture comme mode exclusif d'expression, et de surcroît animalière, vocation moins porteuse de notoriété. Mieux connu de son vivant, son art est intéressant pour refléter les ruptures fondamentales à la charnière des deux siècles.

Fils d'un tailleur de pierre, August Gaul suit des cours de dessin à l'Académie

de Hanau, tout en travaillant de 1886 à 1888 chez un orfèvre. Il se situe à bien des égards dans la lignée du sculpteur animalier Antoine-Louis Barye, qui l'influencera jusque dans les années 1900. Comme lui, Gaul observe la réalité au zoo et au Musée des sciences naturelles de Berlin.

Maître-élève de Reinhold Begas à l'Académie des beaux-arts de Prusse, il obtient grâce à ce dernier la commande de deux lions pour le monument dédié à l'empereur Guillaume 1^{er}, érigé devant le château de Berlin. Dès lors, les commandes affluent de la part de collectionneurs privés, mais aussi d'institutions. Le succès retentissant des *Chèvres*, présenté en 1900 à l'Exposition universelle de Paris, conforte sa réputation à l'échelle internationale. En 1899, Hugo von Tschudi, lui-même collectionneur, notamment des impressionnistes, acquiert *Lionne debout* pour la Galerie nationale de Berlin qu'il dirige. Conservateur éclairé, Tschudi s'était démarqué en portant ses choix sur l'avant-garde. Il sera le premier à faire entrer Cézanne dans un musée. L'acquisition d'une sculpture de Gaul pour l'institution allemande témoigne du potentiel de modernité qu'il avait décelé chez le sculpteur.

L'adhésion en 1898 d'August Gaul à la subversive Sécession berlinoise, dont il est l'un des fondateurs, l'aide de toute évidence à se libérer du réel.

Des pingouins et des géraniums

Musée des beaux-arts,
Berne, jusqu'au
11 janvier 2015

Trop attaché à lui pour le renier complètement, il se livre cependant à une véritable ascèse, pour ne retenir de la réalité que ses lignes essentielles. A force de simplification, il élimine le particularisme et les détails. Affleure dans les créations de sa maturité une préoccupation nouvelle pour la lumière qui s'écoule sur des volumes amples et lisses. Il meurt en 1921, en laissant derrière lui une œuvre de plain-pied avec la modernité.

Cosmos

La Fondation Beyeler ne cessera jamais de surprendre par son inépuisable capacité de révéler des trésors. A la faveur d'un partenariat avec la Calder Foundation, elle expose les premières peintures et sculptures abstraites d'Alexander Calder (1898-1976), créations rarissimes, infiniment moins connues que les mobiles et stables qu'elles annonçaient pourtant.

Les premières tentatives artistiques ont toujours le charme émouvant des commencements. Les tâtonnements, mais aussi le pressentiment de l'œuvre à venir, sont ici les composantes fascinantes de la genèse de son art. Ces tableaux et surtout ces délicates constructions de fil de fer, pour la plupart du début des années 30, sont les tout premiers essais d'Alexandre Calder dans les nouveaux territoires, pour lui, de l'abstraction.

Nul doute que sa rencontre avec Mondrian, à l'automne 1930, ait été déterminante. Plus que les tableaux du peintre néerlandais, c'est le mur blanc, punaisé de rectangles de couleurs jaune, rouge, bleu, noir, qui toucha le jeune artiste alors âgé de 32 ans.

Même s'il reconnaissait que sa « première incitation à travailler dans l'ab-

strait » lui était venue lors de la visite de l'atelier de Mondrian, il en regrettait l'absence de mouvement. « Je me rappelle avoir dit à Mondrian que ce serait bien si l'on pouvait les faire osciller dans des directions et à des amplitudes différentes (il n'a pas approuvé). » En dépit de son importance, l'épisode n'eut guère d'incidence sur son esthétique. Dans les structures linéaires de fil de fer de cette période, dominent des formes courbes infiniment plus dynamiques que les compositions orthogonales de Mondrian.

Lorsque Calder exposait ses créations à la galerie Percier à Paris, sous le titre *Volumes. Vecteurs. Densités*, il retrouvait le vocabulaire scientifique de ses années d'ingénieur. Il redéfinissait déjà la sculpture en renonçant au volume et au relief, au profit de la transparence et du vide. Sphères, cylindres suspendus ou tenus en équilibre par de fines tiges métalliques démentaient l'abstraction à

expositions

Alexander Calder Gallery III

Fondation Beyeler, Riehen (Bâle), jusqu'au 6 septembre 2015

Calder avec Old Bull (1930) et Untitled (1930) dans son atelier à Paris, novembre 1930



Antony Gormley.
Expansion Field

Centre Paul Klee,
Berne, jusqu'au
11 janvier 2015

laquelle on le rattachait déjà, pour nous introduire dans un espace cosmique dans lequel le peintre Hélon voyait des « étoiles gravitant dans l'espace ». Le cosmos, plus que Mondrian, était sa réelle source d'inspiration. « Ce que j'aurais aimé réussir, c'est la suspension d'une sphère sans aucun support. » Le désir d'affranchir ses compositions du sol ne devait plus le quitter. Le mobile était né.

Humanité

Né en 1950, Antony Gormley est sans doute le sculpteur le plus inventif de sa génération. L'épithète s'applique aujourd'hui plus volontiers à des artistes qui pratiquent « l'installation » ou toute autre forme d'expression en lien avec les nouvelles technologies. Rien de semblable avec Antony Gormley. Il est sculpteur comme on pouvait encore l'être au début du XX^e siècle. Il recourt au modelage, à la fonte, ainsi qu'à une thématique de toute éternité. Pourtant ses dispositifs monumentaux, hors du commun, réinventent le classicisme en des termes profondément nouveaux.

L'homme est l'acteur quasi exclusif de toute son œuvre. Son modèle ? Son propre corps ou celui des autres, qui se prêtent à des mises en scène diverses où l'espace joue un rôle déterminant.

Uniques, ses scénographies le sont d'abord par l'échelle, comme pour *L'ange du Nord* (1998), sans doute sa sculpture la plus connue, qui, à Gateshead, déploie ses ailes de 54 mètres d'envergure. Ou *Quantum Cloud* (2000), commandée pour le Millenium Dome de Londres, qui s'élevait à quelque 30 mètres de haut. Mais la plus spectaculaire est sans conteste *Field* (1993-2001).

Présentée dans quatre continents, elle se compose de 35 000 figurines de terre cuite de 8 à 25 cm, agglutinées touche-touche sur le sol, faces tournées dans la direction du visiteur. Leur nombre barre systématiquement l'accès des salles où elles sont exposées, condamnant le spectateur à ne voir d'elles que la masse, et surtout leurs 35 000 regards restitués par de simples trous forés au trépan.

Expansion Field, au Centre Paul Klee à Berne, première exposition personnelle de l'artiste en Suisse, se situe dans la continuation de *Field*. Cette fois les figures sont constituées de modules géométriques dérivés de trente différentes positions du corps de l'artiste, agrandies six fois. Antony Gormley les a voulues en acier d'un noir profond, comme « l'obscurité de notre corps doté des mêmes qualités infinies que le ciel nocturne ». Ces silhouettes positionnées à égale distance sont donc les « expansions » de son propre corps, dans un espace dont l'étendu pourrait suggérer l'infini.

On retrouve dans *Expansion Field* sa préoccupation du collectif partageant un espace commun. L'orthogonalité de leur ligne peut faire songer à des robots, ses formes n'en demeurent pas moins des évocations désincarnées d'hommes isolés les uns des autres, mais tournés dans la même direction pour former un groupe. Elles sont la métaphore de nous-mêmes, des architectures qui nous environnent et que nous avons conçues à notre image. Elles sont le miroir de ce qui nous lie et de ce qui nous sépare, de l'humain dans son rapport à l'autre et à la multitude. Elles sont l'œuvre d'un humaniste.

G. N.

De la folie à la sagesse

●●● **Valérie Bory**, Lausanne
Journaliste

C'est un homme en colère. Il n'a que 35 ans. Vincent Macaigne, metteur en scène et acteur, fait un théâtre *trash*, que ce soit avec *Hamlet* de Shakespeare ou *L'idiot* de Dostoïevski. Il réécrit, malaxe, choisit des personnages-clés, en laisse tomber d'autres et donne au tout sa marque de fabrique. Avec des acteurs qui vont jusqu'au bout de leur personnage, à l'image du chanteur Kurt Cobain, en déferlanteson. Cela dure près de quatre heures, mais il les faut bien pour faire éclater sur scène des personnages dostoïevskiens électrisés, aux prises avec la mort, la passion, le crime.

Dans *L'idiot*, comme dans son *Hamlet*, Macaigne barbouille les murs de « sang », fait jaillir paillettes, peinture, lumières. Nastassia l'impure se macule d'un épais liquide noir visqueux ; elle est nue, figure de réprouvée qui consume sa déchéance. Une esthétique de happening, pour ceux qui ont connu cette vibrante époque. Le prince Mychkine (l'idiot), dont le visage couvert de paillettes scintille comme un signe d'élection dans le monde des innocents, campe, lui, un illuminé idéaliste.

Le dense roman est condensé en deux parties : la soirée d'anniversaire de Natassia Philippovna et, pour la seconde partie, le même microcosme de la société moscovite quelques années après.

Totski, le tuteur de Natassia, qui en a fait sa maîtresse, la vend à Gania. Mais Rogojine, riche héritier et chef de bande, la convoite également. Plus tard, Mychkine voudra l'épouser pour la sauver, bien qu'il aime aussi la tendre Aglaïa.

L'anniversaire donne lieu à une soirée-mousse survoltée, au milieu d'un dispositif scénique magistral (créé aux Ateliers du théâtre de Vidy), tandis qu'un personnage nu se vêt d'un costume de lapin...

En prologue, trois comédiens, mégaphone au bout du bras (ah, les manifs d'autrefois !), haranguent les spectateurs. On les invitera à monter sur scène sur un tempo assourdissant, puis à rejoindre leur siège. Docilité de la foule... Le prince, que son père a envoyé en Suisse soigner son épilepsie, est de retour en Russie. Il porte un caleçon à carreaux ridicule (il est vrai que Dostoïevski écrit qu'il est « vêtu bizarrement ») et parle avec un accent belge caricatural (pourquoi ?). Quant à la société russe, elle découvre le progrès industriel.

Dostoïevski a commencé *L'idiot* en Suisse en 1867 et l'a fini deux ans plus tard. Marx et Engels avaient déjà publié en 1847 *Le manifeste du parti communiste*. Et en 1872, avec Bakounine, naîtra à St-Imier (Jura suisse) le mouvement anarchiste.

L'idiot, parce que nous aurions dû nous aimer

d'après *L'idiot* de Dostoïevski,
Théâtre des Amandiers, Nanterre, du 4 au 14 novembre ;
Théâtre Bonlieu, Annecy, les 26 et 27 novembre.

Le malade imaginaire, de Molière

mise en scène,
Jean Liermier,
Stadttheater,
Schaffhouse,
le 10 novembre,
Théâtre d'Angoulême,
du 25 au 28 novembre.

Le jeu sans faille des neuf comédiens investit tout le théâtre. Ce que j'appellerais un théâtre de l'insurrection, où les protagonistes vont jusqu'au bout de leur voix (amplifiée à l'excès), utilisant leur corps aux limites, ce théâtre, s'il bouscule, est trop long sur la fin. Les comédiens ne cessent de mener un combat. On est impressionné, c'est vrai, mais sonné. Les spectateurs, honteux d'être las tandis que les acteurs sont forcément au bord de l'épuisement, applaudissent la furie.

Le miracle Molière

On ne peut trouver contraste plus saisissant que ce Molière joué en fin de tournée au Théâtre Kléber-Meleau de Lausanne-Malley, avec une finesse qui redonne à cette œuvre archi connue toute sa subtilité. Le miracle est qu'on puisse encore rire aujourd'hui d'une comédie de Molière. La crédulité des uns devant le charlatanisme des autres est une source éternelle de rigolade.

Le malade imaginaire, dont l'hypocondrie fait le lit (et remplit la bourse) des médecins, est incarné par le grand comédien Gilles Privat, qui a beaucoup joué pour Benno Besson et Mathias Langhoff. Il campe un Argan grand enfant, sauvé par un bon sens qui perce tardivement grâce à Béralde, son frère, qui lui fait entendre qu'il n'est pas malade mais la proie des Drs Diafoirus père et fils (tordants !).

Argan passe une partie de son temps entre le lit et les toilettes, qu'il fait surgir du décor en levant sa canne, avant de comprendre, grâce à une petite mise en scène finale de ses proches propre à le ridiculiser, qu'il peut être lui-même son propre médecin.

On connaît les limites de la médecine au temps du Roi Soleil et ses grands principes, répétés comme une litanie à la fin de la pièce, en latin de cuisine : *Clysterium donare, postea saignare, ensuite purgare*. A l'époque de Molière, les médecins envoient davantage les malades à la tombe qu'à la guérison, et c'est ce que Molière nous dit dans cette pièce.

Le Dr Purgon vient administrer ses purges à l'aide d'un clystère géant, inutile évidemment car l'hypocondriaque n'est pas malade. Il veut juste être aimé et capter l'attention de son entourage. D'autant qu'il est doté d'une seconde femme intéressée et hypocrite, coquette blonde vêtue d'une robe coquelicot assortie à son rouge à lèvres. Une belle-mère tournoyante mais redoutable, qui rend très plausible l'abandon dans lequel se sent la fille d'Argan, Angélique, à qui l'on promet pour époux un futur médecin aussi niais que pédant (Thomas Diafoirus, inénarrable Philippe Gouin), tandis qu'elle aime Cléante, son prétendant qui, lors d'une fausse leçon de musique, déclare sa flamme à Angélique, son « élève », lors d'une saynète-prétexte. Toinette, la soubrette, est la servante-type de Molière, qui sait tout, voit tout. Frappée d'un sens psychologique aigu, elle est le *deus ex machina* des subterfuges qui rendront à chacun son vrai visage moral.

Le dernier décor de Jean-Marc Stehlé, avec des angelots baroques non pas dédiés au Ciel mais à la Faculté, habits noirs et collerettes blanches sur un médaillon du décor, fait un clin d'œil malicieux à l'esprit de Molière.

V. B.

La romancière du vrai

Mme de Lafayette

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Ecrivain et traducteur

L'œuvre de Madame de La Fayette est placée sous le signe de l'ordre, de la raison, de l'ordinaire et de la vraisemblance. C'est un théorème, une démonstration. Madame de La Fayette délaisse l'extraordinaire, le merveilleux, le chevaleresque, l'extravagant, bref tout ce qu'on appela communément pendant longtemps le romanesque, tout ce qui faisait battre le cœur des nobles intrigants et frondeurs, des précieux et des précieuses de la chambre bleue d'Athénaïs de Rambouillet.

Son œuvre, et particulièrement son chef-d'œuvre, *La princesse de Clèves*, ne traite que de sujets raisonnables, sérieux et je dirais presque moraux. Car enfin, qu'est-ce que *La princesse de Clèves* sinon le plus beau cas de casuistique amoureuse que la littérature nous a jamais présenté ? C'est le jeu des passions et des caractères qui imprime sa loi et dicte son verdict.

Madame de la Fayette, que La Rochefoucauld estimait la femme la plus vraie qu'il eût connue, réduisit le roman héroïque en dix tomes de Mlle de Scudéry¹ à des proportions plus délicates et à des sentiments plus humains. Son premier roman, *Zayde* (1670), n'est encore qu'un *Cyrus* en miniature. Mais *La princesse de Clèves* marque un progrès. C'est une transposition dans le roman du tragique cornélien. La précision de l'analyse, l'énergie des âmes, qui sera plus tard si chère à Stendhal et à Balzac, l'écrasement de l'amour sous le devoir ou sous l'honneur, quand ces deux mots n'en faisaient qu'un, tout rapproche *La princesse de Clèves* de l'œuvre de Corneille. C'est Polyeucte moins la religion.

Renoncements

Une honnête femme (Il ne serait venu à l'idée d'aucun auteur en ce temps-là de peindre une femme qui ne le fût pas ! Qu'eût-elle été ? une courtisane ? une magicienne ? Mais justement on est, avec Mme de La Fayette, sorti du merveilleux de Le Tasse ou de L'Arioste²), une honnête femme, dis-je, qui aime un autre que son mari et qui va chercher auprès de son mari un appui contre

Mme de Lafayette,
Œuvres complètes,
Paris, Gallimard,
La Pléiade 2014,
1664 p.

1 • Madeleine de Scudéry (1607-1701), connue aussi sous le surnom de Sapho, était une habituée de l'Hôtel de Rambouillet. Elle écrivit de nombreux romans galants, qu'elle signa souvent du nom de son frère Georges. *Artamène ou le grand Cyrus* (1649-1653) est le plus long roman de la littérature française (10 volumes). (n.d.l.r.)

2 • Poètes de la Renaissance. (n.d.l.r.)

l'amour. Un tel renoncement est si beau, est si grand qu'on en reste aujourd'hui comme étourdi.

Et l'on relit ce roman, dans lequel on peut voir le premier roman d'analyse de la littérature française et le premier roman tout court, qui donna le ton à toute une lignée de romanciers plus fameux les uns que les autres, dont les derniers en date sont peut-être *Un amour de Swann* de Marcel Proust, *Le bal du comte d'Orgel* de Raymond Radiguet et les merveilleux romans courts de Louise de Vilmorin, avec le sentiment d'émerveillement que prétendait justement susciter en nous la littérature romanesque sortie de l'hôtel de la duchesse de Rambouillet.

Il faudra attendre Claudel pour assister à nouveau à de tels renoncements. Mais la présence de Dieu dans le théâtre de Claudel fait voler en éclats le triangle classique formé par l'épouse, le mari et l'amant. Dieu ne joue aucun rôle dans *La princesse de Clèves*. Et certains ajoutent même qu'il n'en joua pas davantage dans la vie de Mme de La Fayette. Ce qui est tout à fait injuste car cette dernière fit une fin toute chrétienne, comme du reste la plupart des grands personnages de ce temps, qu'ils aient mené une vie rangée ou dissolue. D'autres - mais sur quels témoignages se fondent-ils ? -, tout en la jugeant prude, dévote et bien en cour, la soupçonnent d'avoir presque douté de la vertu et d'avoir peu cru en Dieu et, ce qui est étonnant pour l'époque, d'avoir haï le roi. Faut-il voir là l'influence du duc de La Rochefoucauld avec lequel elle noua un commerce très étroit, elle et lui ayant déjà atteint un âge respectable dans un temps où la jeunesse des femmes n'excédait pas celle des roses ? Des critiques, comme le célèbre Valincourt, ont écrit des volumes pour expliquer les rouages et les ressorts d'un

cœur aussi subtil et délicat que celui de Mme de Clèves. Le roman d'ailleurs, qui a pour but de s'éloigner du merveilleux romanesque, commence comme un conte de fées.

Pudeur et vertu

Madame de Clèves, la plus belle personne de la cour, est aimée de Monsieur de Nemours, l'homme le mieux fait de tout le royaume. M. de Nemours, qui avait jusque-là dans ses aventures galantes fait preuve d'une heureuse hardiesse, devient timide dès qu'il tombe amoureux de Mme de Clèves. Cette dernière découvre néanmoins sa passion, qu'elle partage bien involontairement mais dont elle ne peut cependant s'empêcher d'être flattée.

Lorsque Mme de Clèves avoue enfin à M. de Nemours ce qu'elle ressent pour lui, une demi-phrase à peine indique l'émotion qui la remplit. : « Elle céda pour la première fois au penchant qu'elle avait pour M. de Nemours, et, le regardant avec des yeux pleins de douceur et de charme : "Je ne vous dirai point que je n'ai pas vu l'attachement que vous avez eu pour moi ; peut-être ne me croiriez-vous pas quand je vous le dirais ; je vous avoue donc, non seulement que je l'ai vu, mais que je l'ai vu tel que vous pouvez souhaiter qu'il m'ait paru." » Rien de plus. Devant cette retenue et cette pudeur de style, on trouve grossier et médical *Le lys dans la vallée* de Balzac !

Pour se fortifier contre le penchant où son cœur l'entraîne, Mme de Clèves ne craint pas d'avouer à son mari qu'elle aime M. de Nemours, qu'elle le craint et qu'elle se craint elle-même. Mais par l'effet d'une imprudence de M. de Nemours, le mari se croit trahi et meurt de chagrin. La mort de M. de Clèves met

fin à l'amour de Mme de Clèves pour M. de Nemours, qui se retire de la cour et va finir sur ses terres une vie somme toute fort courte.

Écoutons comment conclut Mme de La Fayette : « Des années entières s'étant passées, le temps et l'absence ralentirent sa douleur et éteignirent sa passion. Mme de Clèves vécut d'une sorte qui ne laissa pas d'apparence qu'elle pût jamais revenir. Elle passait une partie de l'année dans une maison religieuse et l'autre chez elle, mais dans une retraite et des occupations plus saintes que celles des couvents les plus austères ; et sa vie, qui fut assez courte, laissa des exemples de vertu inimitables. »

Certes ce qu'il y a de plus original dans le livre est sans doute l'aveu qu'elle fait à son mari d'un amour qui n'est pas pour lui. Sa vertu s'y montre, mais à considérer la simple humanité, elle n'a pas lieu, il faut bien le reconnaître de s'en féliciter. Si elle n'avait point parlé, M. de Clèves ne serait pas mort.

Avant et après le mariage

Certains critiques, peut-être mal intentionnés, n'ont pas craint d'affirmer que Mme de Clèves fit le bon choix en résistant non seulement aux avances empressées, quoique discrètes, de M. de Nemours et même à sa proposition de l'épouser après un temps de deuil raisonnable. Ils estimaient que Mme de Clèves avait connu le meilleur de l'amour que pouvait lui offrir M. de Nemours, qui, galant comme il l'était, eût sans doute renoué après son mariage avec sa vie galante d'autrefois. Mais de cela nul ne sait rien. M. de Clèves, comme elle en fait elle-même l'aveu à M. de Nemours, était peut-être l'unique homme au monde capable de conserver de l'amour dans le mariage, de cet

amour qui, quand il existe, rend inutile toute littérature, tant celle qu'on écrit que celle qu'on lit. Peut-être aussi que sa passion n'a subsisté que parce qu'il n'en a pas trouvé en elle. Mais Mme de Clèves aurait-elle trouvé le moyen de conserver celle de M. de Nemours, dont les obstacles ont peut-être fait toute la constance ?

On apprendra, en lisant ce livre, que ce ne furent en réalité ni les obstacles ni les scrupules ni les devoirs ni les sévérités de la vertu qui empêchèrent Mme de Clèves de se donner à M. de Nemours, mais qu'elle en fut retenue par la crainte qu'il ne s'habituaît à ses charmes au point de les ignorer et de s'éprendre d'une autre femme qui aurait eu à ses yeux tout l'attrait d'une femme inconnue. A dix-sept ans, elle battit en retraite, et le temps et l'absence, comme dit la romancière, ralentirent la douleur de M. de Nemours et éteignirent sa passion.

Il n'en est pas moins vrai que le renoncement à l'amour fut pendant longtemps l'un des grands thèmes de la littérature amoureuse. Il est également vrai qu'en ce temps-là Dieu existait encore dans le cœur des hommes et des femmes qui, si tous ne l'aimaient pas d'un amour constant surnaturel, craignaient du moins de lui déplaire.

Quant aux mots de vertu, d'*honneur* et de *devoir*, je crois bien qu'ils sont remontés au Ciel et qu'il faudrait plus qu'un Bossuet ou un Bourdaloue pour les en faire redescendre. Ceux qui en ont gardé quelque part la mémoire peuvent toujours, en attendant, se replonger dans la lecture d'un des plus beaux romans anti-romanesques qui aient jamais été écrits.

G. J.

Voyage, voyage

Vincent Robin-Gazsity

L'art d'user ses babouches.

Tribulations sur la Route de la Soie, photographies de Florian Molenda, Genève, Olizane 2014, 312 p.

« Rien ne m'empêchera de me payer le luxe d'une longue marche au milieu des fantômes scythes, des Parthes, des Sassanides, de respirer l'Histoire dans la poussière blonde des vallées. Peu importe les risques, je suis envoûté. »

Pour se perdre « dans les chères étendues sauvages », Vincent Robin-Gazsity est parti de Chine avec son ami Florian Molenda et sa guitare, pour un long voyage jusqu'en Europe, à pied, en bus, en train, en auto-stop. Si la nature a gardé son charme et sa rudesse (déserts du Turkestan ou plateaux glacés du Pamir), la réalité politique des républiques de l'ex-URSS, la laideur des constructions en béton, les lenteurs administratives pour les visas... ont déconstruit les mythes, sapé les rêves. « Que je le veuille ou non, le monde se transforme, tout est chamboulé (...) L'Europe s'endort, l'Asie s'éveille et les Chinois bétonnent la Route de la Soie qui, comme toujours, regarde sans rien dire l'ascension et la chute des empires. » Tout change si vite.

Vincent Robin-Gazsity se réfère à Nicolas Bouvier, dont il croise les pas anciens, pour réfléchir au sens du voyage. « Le voyage soulève violemment les voiles qui couvrent la réalité, balaye d'un revers de main les légendes, les contes, les fantômes, tire à boulets rouges sur la magie de l'ailleurs, chamboulant jusqu'au mystère contenu dans le mot voyage lui-même. » Le touriste et le *mossofer* (nom que l'on donne aux voyageurs dans l'arabe du Coran) ne font pas bon ménage sur certains lieux touristiques

(Boukhara). Nos marcheurs les fuient. La population cependant est accueillante. Assoiffée de contact, elle donne un coup de main, ouvre ses maisons et nourrit le voyageur qui fait l'effort d'apprendre le vocabulaire de base des pays traversés et qui, grâce à la guitare, entrouvre la communication.

Ce récit est passionnant et il est bien écrit. L'auteur ne cache pas les difficultés du voyage, mais il le fait avec humour et curiosité. Les descriptions à la fois géographiques, historiques et politiques se mêlent aux interrogations brisant les certitudes. L'empathie pour les gens rencontrés ou la rage contre ceux qui abusent rend le récit vivant. Il n'y a aucun orgueil, mais une humilité dans les difficultés.

« J'ai l'impression d'avoir laissé des morceaux de moi tout au long du chemin. Une bonne partie doit se trouver en Chine, sur les trottoirs illuminés de Jinan, je me suis égrainé dans les montagnes tadjiques et dans les déserts ouzbeks, un peu de mon cœur traîne aux alentours de Tabriz et un éclat de mon nez est sans doute resté sur les bords du Bosphore... En même temps, je reste comblé de mille rencontres, de mille visages, ébloui de paysages, de couchers de soleil, rêvant de loups. Toutes ces richesses, qui ont vidé mon porte-monnaie au fur et à mesure qu'elles nourrissaient mon âme, m'ont transformé. »

Une seule petite critique qui vise l'édition : la carte, à la plume du livre, est illisible !

Marie-Thérèse Bouchardy

Par-delà le communisme

D'emblée, l'auteur nous avertit qu'entre la liste des progrès fulgurants et admirables de l'humanité et celle désolante des formes de destruction, entre l'espoir et le désespoir, il choisit l'espérance qui ne se résigne à rien de ce qui meurtrit ou détruit les humains.

Ceci dit, la crise dans laquelle on vit est absurde : un milliard d'humains souffre de la faim et l'on jette à peu près le tiers de la production agricole. L'argent étrangle tout et on est menacé d'un mal que l'auteur nomme *hébétude*. C'est parce qu'il croit qu'il y a dans l'humanité de quoi surmonter ses désastres et ses folies, qu'il est prêt à affronter, avec cette étude, la gravité du mal et à sonder l'espérance qu'a été le communisme (changer à la fois le monde et l'homme, viser une fraternité universelle ; volonté d'une régénération qui serait liberté et création).

Son étude est divisée en deux parties. Dans la première, Maurice Bellet analyse les faiblesses de la démocratie, les intégrismes, les malheurs du communisme, le complexe de l'Occident avec son délire et sa violence. La deuxième ouvre le regard sur ce qui réunit les humains et sur la volonté d'une stratégie et d'une gouvernance en mutation. La fameuse devise de la République française ne comportait au début que *Liberté et Egalité*. La *Fraternité* ne fut ajoutée qu'en 1848, lorsque parut le *Manifeste* de Marx. L'auteur, prêtre, psychanalyste, théologien et philosophe, analyse avec brio ces trois termes,

alors que le mot *révolution* revient à la mode. Il s'interroge sur l'homme moderne, partagé entre passion et ténèbres et devenu une sorte d'apprenti sorcier (là, c'est le psychanalyste qui parle) ; sur les droits de l'homme, qui risquent l'équivoque ; sur la jouissance du pouvoir, ce grand tentateur. Comment mixer science, technique et économie ? La première partie se termine par un exercice imaginaire effrayant.

La deuxième partie questionne les voies de sortie. L'auteur souligne que ce qui est commun à tous les humains, c'est le dialogue. Il faut donc tenter d'offrir un lieu de partage, où l'acceptation des différences serait la substance même de l'unité. Faire un grand bond vers la Bible, où retentit l'espoir fou d'une libération de l'oppression (il semblerait que cet espoir soit propre à l'Israël de la Bible). Si la Grèce antique interroge, explique Maurice Bellet, dans l'Évangile on n'a jamais fini d'apercevoir la profondeur : ce mouvement souterrain charrie mille choses, parfois contradictoires, dont il importe de percevoir l'unité.

« L'avenir du communisme, c'est l'immense espoir d'une humanité délivrée de ce qui la détruit et capable de mener plus loin la puissance qu'elle s'est découverte, que cet espoir soit repris en descendant plus bas, jusqu'en ces processus noirs qui ont compromis le communisme lui-même, pour passer par-delà. »

Marie-Luce Dayer

Maurice Bellet,
*L'avenir du
communisme*
Paris, Bayard 2013,
160 p.

■ Eglise

Joël Pralong
***Un évangile pour les séparés,
les divorcés, les remariés***

St-Maurice, Saint Augustin 2014, 132 p.

L'auteur de ce livre est un prêtre du diocèse de Sion, un homme de terrain qui a souhaité témoigner de ce qu'il entend et de ce qu'il voit dans son ministère sur ce sujet difficile et controversé de la pastorale des divorcés et des remariés. Il rappelle ce que les plus informés d'entre nous savent : beaucoup de catholiques - laïcs, prêtres ou évêques - s'interrogent sur le bien-fondé du statut de ces personnes divorcées ou remariées tel qu'il est défini dans le *Catéchisme*. Ce rappel est important pour ceux qui ne sont pas des spécialistes de la pastorale familiale.

Au fil des différents témoignages, nous entendons la souffrance de ces catholiques en « situation d'exclus », notamment par rapport à la communion. A partir de leurs récits, Joël Pralong explore différentes voies selon les sensibilités de chacun. Il ne donne pas de solution unique, mais trace des chemins d'espérance. On le sent très respectueux des choix de ceux qu'il accompagne.

C'est là que le livre est pour moi le plus intéressant. L'auteur montre la variété des réponses données aux exigences de l'Eglise : certains communient malgré l'interdiction, d'autres non ; certains fuient l'Eglise, d'autres y trouvent un réconfort ; certains se remarient, d'autres préfèrent rester fidèles au sacrement de leur mariage, etc. Nul jugement de la part de Joël Pralong, juste de l'écoute. Il insiste sur le rôle de la conscience et avance avec chacun ; il propose des chemins à ceux qui souffrent, selon leur demande, tout en gardant une certaine exigence ; il fait un détour utile et intéressant par les Ecritures.

La marge est étroite entre dogmatisme rigide et laxisme. L'auteur a le mérite d'essayer de tracer une ligne. Il est néanmoins regrettable qu'il critique l'attitude de certains de ses confrères (sans les nommer) comme si lui seul accueillait correctement les divorcés et les remariés. Mais il est possible que cela rejoigne un certain nombre de couples qui se sont sentis mal accueillis

et qui peuvent ainsi oser dire leur déception, leur colère et, pourquoi pas, leur espérance.

Odile Tardieu

■ Théologie

Roger Bichelberger
Neuf chemins de méditation avec Marie
Paris, Salvator 2014, 112 p.

Sous des airs modestes, ce petit livre présente un très sympathique condensé de l'essentiel de l'enseignement de l'Eglise sur la Vierge Marie. Neuf petits chemins de méditation pour se mettre à l'écoute de l'écriture, de la primitive Eglise, des Pères de l'Eglise, du culte marial, de l'orthodoxie, de la Réformation et de l'Eglise catholique. Il en résulte une image du mystère marial très épurée, bien fondée dans la grande tradition chrétienne, au-delà de tout ce qu'une dévotion pas toujours bien inspirée a pu accumuler sur la figure de Marie au point de la rendre inauthentique.

Les nombreuses citations empruntées aux diverses traditions sont bien choisies, même si, à propos du protestantisme, on peut regretter un choix excessivement limité aux théologiens d'expression française. Ce petit livre pourrait réconcilier avec la figure de la Vierge les personnes agacées par une dévotion exagérée et donc inconsistante.

Pierre Emonet

Thomas Philipp
Comment croire aujourd'hui ?*Etre chrétien au XXI^e siècle*

St-Maurice, Saint-Augustin 2013, 262 p.

Résumer cet ouvrage, le présenter dans un article, reviendrait à le trahir ; qu'il suffise ici d'en conseiller la lecture, innovante et rafraîchissante. Thomas Philipp, théologien laïc engagé en pastorale, trace des lignes de rupture entre société et christianisme, entre ouverture et narcissisme, entre obéissance et spiritualité de l'Eglise locale : des affirmations fortes, des fondamentaux rappelés avec virulence, qui dénoncent un christianisme dépassé, une foi chrétienne qui se cache comme braise sous cendre.

L'Église annonce-t-elle ce Royaume, qui signifie communauté où régnera un jour la justice ? et l'appel impérieux de Jésus, en qui s'exprime un « oui » pour l'homme et « qui embrasse toute souffrance et toute injustice » ? Il y a urgence à recréer un lien entre théologie et expérience spirituelle. Car témoigner de l'Évangile, c'est un processus de communication sur cette présence dynamique, aux appels variés à une intime décision, formulés au-dedans et au-dehors.

Intériorité et extériorité se conditionnent l'une l'autre : au-dedans, les questions et les réponses sur ce que je suis m'interpellent sans cesse ; mais je suis aussi fait pour écouter les autres, pour dialoguer avec plusieurs approches au risque de ne jamais parvenir à les harmoniser. Les deux mains de Dieu Père s'adressent par la Parole à une intériorité insondable : un désir attire l'homme, une Parole le provoque et suscite un dialogue, disait Irénée de Lyon, « car, par les mains du Père, c'est-à-dire par le Fils et l'Esprit, c'est l'homme, et non une partie de l'homme, qui devient à l'image et à la ressemblance de Dieu » (*Contre les hérésies* V,6,l). Deux mains en harmonie, complémentaires.

Les voix de Dieu deviennent mélodie, et même polyphonie quand notre voix intérieure entre en correspondance avec les voix extérieures dans le discernement de la volonté de Dieu ; une synthèse créative, fruit d'un effort de l'homme en recherche.

Charles Hüssy

■ Spiritualité

Enzo Bianchi **Foi et confiance**

Paris, Cerf 2014, 104 p.

Est-il possible de grandir sans avoir confiance en quelqu'un, en commençant par ses parents, se demande le prier de Bose ?

Croire, faire confiance est un singulier besoin de toute personne qui permet de résister à la déshumanisation, à la barbarie toujours menaçante. Dans notre société occidentale, gagnée par différentes formes d'athéisme que l'auteur analyse, ne faut-il pas rappeler que pour qu'une vie ait du sens, elle ne peut se passer de l'amour ?

Or si nous considérons l'amour comme le but ou la recherche de tout homme - croyant, agnostique ou non croyant en Dieu -, nous devons dire que chacun, en un certain sens, est obligé de croire. En effet aimer et être aimé implique de placer sa confiance en soi et en l'autre que nous voulons aimer.

Sans l'acte de la confiance, l'amour ne pourrait naître ou grandir. Sans croire en l'autre, l'amitié ainsi que la constitution de la famille humaine disparaîtraient de la société. Seul un rapport d'amour avec Jésus-Christ peut vaincre la non croyance en Dieu, déclare avec force Enzo Bianchi. Avec talent, l'auteur voudrait nous entraîner à vivre « devant Dieu et avec Dieu, sans Dieu », comme l'écrivait Dietrich Bonhoeffer, dans une communion où il n'y aurait plus de crainte, de calcul, d'asservissement, mais de la gratuité, de l'amour et de la confiance.

Monique Desthieux

Jean-Marie de Marneffe

La joie d'un moine

Journal mystique

Namur, Fidélité 2013, 128 p.

N'est-il pas surprenant qu'un jésuite, qui a passé trente années fécondes dans la Compagnie et qui fut un ardent missionnaire au Congo belge, quitte ses ministères paroissiaux qu'il aimait tant pour devenir moine à l'abbaye cistercienne du Mont-des Cats ? Le Père abbé a retrouvé son journal spirituel qui témoigne de son itinéraire personnel, le plus souvent analysé selon les critères ignatiens.

Un soir de février 1971, au cours d'une retraite, le Père de Marneffe éprouva en son cœur une présence intime du Seigneur d'une manière nouvelle, insistante et bouleversante. La contemplation devint le cœur de sa vie. Devait-il alors devenir chartreux ? Trappiste ? Après 10 ans de réflexion et de prière, toujours poursuivi par cette soif intense d'intériorité avec le Christ qui le comblait d'une irrésistible douceur, le Père de Marneffe fit une « retraite d'élection » pour prendre sa décision « devant le Seigneur ». Son Père provincial, après l'avoir longuement écouté, le « confirma » dans cet appel à « changer de vie ».

Son entrée dans l'ordre cistercien fut tout d'abord éprouvante, puis il connut une grande paix et un bonheur profond. Il compulsa les auteurs spirituels à la recherche de la manière dont ils parlaient de leur communion avec Dieu. Il découvrit que saint Ignace, à Manrèse, selon la tradition bénédictine, avait sous la main la *Lettre aux frères du Mont-Dieu* de Guillaume de Saint-Thierry. Ce qui expliquerait la parenté certaine entre les *Exercices* et la *Lettre d'Or*, ouvrage de référence de l'abbé cistercien de Saint-Thierry, utilisé dans tous les noviciats des ordres religieux jusqu'en 1789. Cette histoire spirituelle du Père Marneffe, écrite sans doute à la manière du *Récit du Pèlerin* de saint Ignace, nous rend plus perméables aux jaillissements de la Vie authentique.

Monique Desthieux

Francine Carrillo
L'Imprononçable

Ce nom scellé au revers de notre nom
Genève, Labor et Fides 2014, 136 p.

Au cœur du texte biblique, YHWH, « quatre consonnes inarticulables empruntées au plus essentiel des verbes : ÊTRE [...] un Nom qui ne dit pas son nom, un nom de flux et de reflux qui tout à la fois se livre et se retire. Un Nom qui résiste à toute maîtrise, à toute maîtrise, pour désigner l'altérité de cet Autre toujours autre, œuvrant au revers du réel. »

Francine Carrillo, poète et théologienne, creuse le mystère de ce Nom imprononçable en douze méditations en prose et trente-cinq poèmes. Cela est à lire en deux temps : un temps pour la lecture continue, là où l'on est entraîné par le Souffle et une dynamique presque cosmique ; un temps pour méditer chaque texte et descendre dans la profondeur d'une éternité dans le présent, là où le Nom convie chaque jour à poétiser sa vie.

L'Imprononçable nous réconcilie avec ce « Dieu » si malmené par le langage de nos communautés religieuses. Il l'universalise au-delà de toute croyance particulière. Un livre de chevet idéal pour ces prochains mois !

Marie-Thérèse Bouchardy

Jean d'Ormesson
Comme un chant d'espérance

Paris, Héroïse d'Ormesson 2014, 124 p.

Connaître Dieu, accueillir son Amour, contempler Dieu, vivre en sa présence... constituent des démarches fondamentales, autant pour le croyant que pour le chercheur en quête de sens. A sa façon, Jean d'Ormesson, par touches successives, décrit la splendeur de l'Univers et la beauté de tout être existant, en particulier l'être humain. Par son érudition, il nous rend attentifs à divers détails de la création. Le point central : la Terre vient de rien et évolue vers un plus selon les forces inhérentes à chaque être.

La méditation se poursuit avec toutes sortes de composantes liées au quotidien. Un aspect important : quel avenir a ce monde, surtout l'être humain parti de rien et orienté vers rien par sa mort ? « Tout se joue dans ce choix : entre le néant travaillé par le hasard et Dieu... Pour Dieu, esprit et volonté, tout est possible. » Par diverses réflexions et par l'irruption de Jésus dans notre histoire, tout s'éclaire, dit-il. Ce chant d'espérance, en divers petits chapitres, évoque la part d'éternité dans cet Univers de rien, prolongé « dans le néant de Dieu et dans sa gloire cachée ».

Sans exposé philosophique ou théologique, l'auteur nous offre une approche originale de bon sens, avec une note poétique, concernant Dieu, la création, l'être humain, la souffrance et l'espérance. La plume de Jean d'Ormesson rend agréable la lecture d'un tel livre sur le mystère de Dieu.

Willy Vogelsanger

Jacqueline Kelen
Une robe de la couleur du temps.

Le sens spirituel des contes de fées
Paris, Albin Michel 2014, 336 p.

L'auteure, écrivaine française, productrice à *France Culture* et spécialiste des grands mythes de l'humanité, relit les contes de fées les plus connus comme un immense monde à explorer.

Nous avons tous le souvenir de ces histoires que nous avons lues ou entendues. Elles résonnent dans nos mémoires et seraient, selon l'auteure, le chemin pour

entrer en contact avec un autre monde plus lumineux, céleste même. « Patiemment, ils chuchotent à l'oreille des petits et des grands une très ancienne sagesse ». Une sagesse préchrétienne, d'ordre métaphysique, transmise à travers les grands philosophes grecs et les religions à mystères de la fin de l'Antiquité. Les contes de fées nous inviteraient à « aller dans les coulisses du monde » et donneraient ainsi du sens à ce que nous vivons.

Une telle analyse est vraiment différente de celle donnée par Bruno Bettelheim dans son ouvrage célèbre : *Psychanalyse des contes de fées*. Elle est, selon moi, bien moins culpabilisante et moralisatrice. Elle ouvre des perspectives plus dynamiques et enthousiasmantes.

L'auteure analyse dix-sept contes parmi les plus célèbres - *Le vilain petit canard*, *Peau d'âne*, *Cendrillon*, *La belle au Bois dormant*, *Blanche-Neige*, *Le vaillant petit tailleur...* Elle les raconte à sa manière, en reprenant leur schéma narratif et en dégagant les grands traits d'une spiritualité qui cherche la trace d'un esprit d'amour et de connaissance, d'une « Parole qui relie à l'immémorial ».

Cet ouvrage passionnant, très bien écrit, se lit comme un roman et donne envie de se plonger à nouveau dans les contes de fées...

Françoise Berlier

Philosophie

Philippe Roch

Le penseur paléolithique

La philosophie écologiste

de Robert Hainard

Genève, Labor et Fides 2014, 242 p.

Il n'est pas nécessaire de présenter l'auteur de ce livre, ancien haut fonctionnaire suisse, directeur de l'Office fédéral de l'environnement. Philippe Roch a connu le sculpteur, graveur et naturaliste Robert Hainard dans les dernières années de sa vie. « Certains sont allés chercher un gourou, en Inde ou au Tibet ; j'ai trouvé le mien à Bernex. Robert Hainard m'a inspiré et m'inspire encore, chaque jour. »

Ainsi, Philippe Roch tente de démontrer que Robert Hainard n'était pas qu'un prodigieux artiste - recopiant avec minutie,

rigueur et profondeur les formes de la nature, des animaux, les sculptant, les dessinant, les travaillant - mais aussi un philosophe à ranger parmi les penseurs modernes de l'écologie, sorte de philosophe de la nature.

Pour Hainard, il s'agissait d'étudier la nature indépendante de l'homme, car créée en dehors de lui, mais en même temps proche de l'homme. « Nous partageons avec la nature une dimension spirituelle, à laquelle nous accédons par notre intimité, notre inconscient, notre être entier ; l'homme sans la nature est seul. » De la nature va donc dépendre l'équilibre de l'homme. « Lorsque je vois supprimer la nature : on me tue mon infini. »

Robert Hainard s'érigeait contre l'homme placé au centre de l'Univers, au sommet de l'évolution, se livrant à l'exploitation sans limite des ressources naturelles. C'est la raison pour laquelle il va se réclamer, par son art, de la civilisation paléolithique (40 000 à 10 000 av. J.-C.) : l'humanité alors s'était développée dans une tension forte, mais équilibrée, avec la nature, en pleine conscience qu'elle en dépendait et qu'elle en tirait toute sa subsistance.

« Je souhaite, écrivait Hainard, que l'homme reste, ou redevienne, une créature parmi les autres, et non le tyran de la création. » Le Genevois ne rejetait pas pour autant la civilisation ni l'idée de progrès, mais il déplorait que l'homme du XX^e siècle se soit coupé de la nature sauvage.

Hainard, mort à Gland la nuit où soufflait l'ouragan Lothar [25 décembre 1999], espérait toujours que l'homme deviendrait assez sage pour créer les conditions d'une maîtrise volontaire de sa puissance. Depuis 2012, et le célèbre Sommet de la Terre de Rio, on évoque le terme d'« économie verte ». Robert Hainard, d'une certaine manière, aura été le précurseur de ce concept.

Olivier Jelen

Apprendre à passer

Automne et novembre, le moment des lumières moins vives, du froid dans les branches, des hommages aux défunts, des pensées plus sombres. Mais au fond qu'avons-nous bien à faire ici ? C'est un proverbe baloutch, cher à Nicolas Bouvier, qui l'exprime sans détour : sur cette terre nous sommes tous nés pour « errer, mourir, pourrir, être oubliés ». Face à la béance existentielle qui agite en son for intérieur chaque être humain - et que ce proverbe, magnifiquement, condense - que répond la vie ?

Errer. Dans cet espace-temps qui sépare la naissance de la mort qu'on appelle existence et dans lequel nous divaguons, y a-t-il quoi que ce soit de prévu ? de déterminé ? Sommes-nous le résultat d'un plan divin préétabli qui, du Big Bang au dernier jour de pluie, inclut tout ? Ou au contraire n'est-ce que le chaos et la contingence qui ordonnent le monde ? Aucune réponse définitive. Nous errons.

Mourir. Le terme, le bout de la route, a au moins ceci de rassurant qu'il est commun à tous. Mais pour le reste : que devient ce « je » que nous aimons tellement ? Qu'y a-t-il après le dernier souffle ? Un paradis de nuages imma-

culés et d'angelots joufflus ? un néant opaque ? Aucune réponse absolue, rien de démontrable.

Pourrir. A n'en pas douter, en terre ou en cendre, le corps est destiné à l'anéantissement le plus total. Rien ne restera de cette agrégation de chair et d'os, de muscles et de sang qui nous a tellement donné, et tellement contraints. Le corps physique s'en retourne d'où il vient, c'est-à-dire à la matière anonyme et toujours en mouvement.

Etre oubliés. C'est certain, de nos vies il ne restera rien. Aucun des faits et gestes, du plus insignifiant au plus grandiose, ne marquera durablement cette terre qui se portera très bien sans nous. Au-delà des quelques minuscules années qui nous préoccupent tant, rien, strictement rien ne demeurera.

Le proverbe baloutch, et le Qobélet, et la sagesse bouddhiste, et Epicure, et tant d'autres nous le confirment à leur manière : de cette existence incertaine, mieux vaut ne pas trop attendre. Mais alors que faire du vide en soi ? du besoin de sens qui nous obsède tous et qui nous fonde en tant qu'être humain ?

Il semble qu'après le néant, au-delà du nihilisme, il ne reste que ceci : l'amour des autres, les liens qui nous unissent, et que Jésus considérait comme le seul commandement digne d'être formellement délivré. Et en effet, ce ne sont ni nos réussites sociales, ni nos plans de carrière, pas plus que nos exploits personnels, qui semblent pouvoir durablement nous combler. Les biens matériels, la gloriole et les euphories artificielles très rapidement s'épuisent ; tout sans cesse disparaît, rien ne se suffit à soi-même - si ce n'est cette force intrigante et inépuisable que constitue la relation entre êtres d'amours et d'affections. Un filament de lumière.

Mais le doute demeure. L'insatisfaction nous travaille au corps et sans cesse exige plus. L'amour, oui mais. L'amour, mais encore ? L'amour à quoi bon ? Et pour quelle destinée, pour quelle rétribution ?

Le poète Fernando Pessoa,¹ en regardant des corbeaux disparaître dans le ciel lisboète, et certain que la vanité plus encore que la vacuité nous pourrissait l'âme, n'a pu finalement que conclure ceci : « Passe, oiseau, passe, et apprends-moi à passer. »

Nous n'avons certainement pas de meilleure réponse que ce signe qui n'en est pas un, donné par les corbeaux, et par les fourmis, et par les marronniers. Ne s'agripper à rien, ne pas se prendre trop au sérieux et apprivoiser le détachement. Dans la douceur des jours que nous partageons avec ceux qui nous sont proches, comme dans les ténèbres que nous devons bien, bon gré mal gré, apprendre à côtoyer. Puisque nous sommes ici, et c'est certain, condamnés à « errer, mourir, pourrir, être oubliés ».

Matthieu Mégevand

1 • Poète mystique portugais et écrivain prolifique en anglais, en français et en portugais, Fernando Pessoa (1888-1935) a écrit sous au moins quatre noms différents. Pessoa d'ailleurs signifie en portugais « personne ». Cf. *Œuvres poétiques*, Paris, La Pléiade 2001, 2176 p. (n.d.l.r.)



Notre-Dame de la Route

Centre spirituel de formation et de réflexion

1752 Villars-sur-Glâne / Fribourg, tél. 026 409 75 00

Retraites ignatiennes

Retraite de fin d'année

26 - 30 décembre 2014 ~ ve 18h - ma 13h
avec *Luc Ruedin sj*

Initiation aux Exercices spirituels

17 - 18 janvier 2015 ~ sa 10h - di 16h
avec *Luc Ruedin sj*

Retraite individuellement guidée

18 - 23 janvier 2015 ~ di 18h - ve 13h
22 - 28 mars 2015 ~ di 18h - sa 13h
17 - 22 mai 2015 ~ di 18h - ve 13h
avec *Beat Altenbach sj*

Contemplation / Haltes spirituelles

Zen selon la tradition "Via integralis"

07 - 08 mars 2015 ~ sa 10h - di 13h
avec *Yves Saillen*

Initiation à la contemplation

08 novembre 2014 ~ sa 09h - 17h00
14 mars 2015 ~ sa 09h - 17h00
avec *Erwin Ingold*

A l'occasion du centenaire de la naissance d'Etty Hillesum

Pièce de théâtre "le Souffle d'Etty"
par la Compagnie le Puits
15 novembre 2014 ~ sa 20h

Conférences "L'itinéraire spirituel d'Etty"

16 novembre 2014 ~ di 09h30 - 17h
avec *Luc Ruedin sj et Beat Altenbach sj*

Prière du coeur

05 - 07 décembre 2014 ~ ve 18h - di 17h
20 - 22 février 2015 ~ ve 18h - di 17h
01 - 03 mars 2015 ~ ve 18h - di 17h
avec *Luc Ruedin*

Noël en communauté

23 - 26 décembre 2014 ~ ma 18h - ve 13h
avec *Luc Ruedin sj*



www.ndroute.ch

La Passerelle

30 déc. - 02. jan. 2015 ~ ma 18h - ve 13h
avec *Hans Schaller sj,*
Annie et Raphaël Mülhauser

Week-end sur Thérèse d'Avila

17 - 18 janvier 2015 ~ sa 09h - di 17h
avec *Erwin Ingold*

Voies de méditation occidentale et orientale: convergences et divergences

07 - 08 février 2015 ~ sa 10h - di 13h
avec *Bernard Senécal sj*

Zen et Evangile

08 - 13 février 2015 ~ di 18h - ve 13h
avec *Bernard Senécal sj*

Zen selon la tradition de K.G. Durkheim

27 février - 01 mars 2015 ~ ve 18h - di 16h
avec *Patrick Afchain*

Bible / Personnalité

Jeudis de Notre-Dame de la Route

30.10. / 11.12.2014 ~ je 09h30 - 16h00
avec *Jean-Bernard Livio sj*

Vendredis bibliques

31.10. / 12.12.2014 ~ ve 09h30 - 16h00
avec *Jean-Bernard Livio sj*

Préparation à Noël

01 - 05 décembre 2014 ~ lu 18h - ve 13h
avec *Jean-Bernard Livio sj*

Vivre sa dimension spirituelle au milieu des autres

13 - 14 décembre 2014 ~ sa 10h - di 17h
avec *Rosette Poletti*